

Table de matières

Introduction.....	3
Le thème du mémoire	5
Les sources.....	7
La structure du mémoire	7
Une île francophone dans un océan anglophone	8
Aperçu historique.....	8
La culture du Québec moderne	10
Récapitulatif.....	11
Immigration en France.....	12
La population immigrée en France	12
Les Québécois en France – Des immigrés pas comme les autres.....	13
Méthode.....	16
Les approches quantitative et qualitative	16
Pourquoi j’ai choisi une approche qualitative.....	17
La collecte des données.....	19
La sélection des informateurs	19
Les entretiens	20
Directives éthiques.....	22
Récapitulatif.....	23
Culture, identité et identité culturelle	24
Culture.....	24
Identité	26
Identité culturelle	27
Conclusion	30
Présentation des informateurs et des causes de leur migration du Québec vers la France	31
Les amoureux.....	31
Les aventuriers	33
Les professionnels.....	35
L’intégration et l’adaptation à la culture française.....	37
L’intégration sociale	37
Contact avec les Français.....	38
Contact avec d’autres Québécois	41
Contact avec des étrangers (ni français, ni québécois)	46
L’intégration professionnelle	47
Adaptation.....	50
Modifications linguistiques.....	51
Modifications vestimentaires	52
Modifications alimentaires.....	53

Les cultures française et québécoise : Sont-elles proches ou éloignées ?	56
Les traits distinctifs de la culture québécoise.....	57
La distance entre les deux cultures	59
Proximité avec le Canada anglais	60
Proximité avec les États-Unis	61
Proximité avec la France.....	64
Proximité avec les autres pays européens	67
Les différences entre les Français et les Québécois.....	67
Leurs préjugés.....	68
Leurs impressions actuelles sur les différences culturelles.....	69
Récapitulatif.....	72
 Conclusion	 73
 Bibliographie	 76

Introduction

Je suis norvégien. Il n'y a pas de doute. J'ai un passeport norvégien, mes parents sont norvégiens, j'ai vécu à peu près 90 pour cent de ma vie en Norvège et le norvégien est ma langue maternelle

De par mon identité norvégienne, j'ai le sentiment d'appartenir à une communauté culturelle. Je ne me permets même pas de douter qu'il existe une culture norvégienne, c'est-à-dire que les Norvégiens partagent certains traits culturels. Cependant, il est difficile d'expliquer en quoi les Norvégiens se distinguent des étrangers.

D'un autre côté, il paraît qu'il n'est pas difficile de caractériser « les étrangers », il existe de nombreux stéréotypes. Je ne suis probablement pas le seul qui a entendu quelqu'un dire que les Américains sont superficiels et même bêtes, que les Allemands aiment la discipline et que les Français sont arrogants et romantiques.

Pourtant, ces opinions se modifient lorsque l'on part s'établir dans un autre pays. On apprend que les stéréotypes sont des préjugés très généraux, que la réalité est plus complexe. Mais on n'apprend pas seulement à connaître la culture du pays où l'on s'installe, on découvre aussi sa propre culture, puisque l'on voit comment on se distingue des gens autour de soi, et on prend véritablement conscience de sa singularité, de son appartenance à une communauté d'identité.

Moi-même, j'ai vécu cette expérience, à l'âge de seize ans, quand je suis parti seul pour habiter un an chez un couple québécois à Drummondville, à mi-chemin entre Montréal et la ville de Québec. Évidemment, j'ai découvert la culture québécoise, j'ai appris que cette province francophone n'était pas du tout comme je l'avais imaginée avant mon arrivée. En même temps, j'ai découvert mon identité norvégienne. Je me sentais différent des Québécois parce que j'étais d'une culture différente. Pour prendre un exemple, j'ai frappé à la porte des voisins pour emprunter un peu de farine, chose tout à fait normale en Norvège. J'ai remarqué que les voisins m'ont regardé très bizarrement, et plus tard, ma famille d'accueil m'a expliqué qu'il était inacceptable d'aller chez les voisins demander de la farine, du sucre ou quoi que ce soit.

En fait, je ne me souviens pas exactement pourquoi j'ai choisi d'aller au Québec. J'avais décidé d'aller vivre un an à l'étranger, mais je ne savais pas où aller. Je crois que j'avais envie d'aller en France, mais j'ai trouvé que c'était trop près de la Norvège. En tout cas, je me rends compte que je ne savais presque rien sur le Québec avant de m'y rendre, j'avais une image dans ma tête, mais cette image n'avait rien à voir avec la réalité.

Inévitablement, je savais que le français était la langue officielle, c'était en grande partie la raison pour laquelle je voulais découvrir cette partie du Canada. Sinon, je n'avais presque que des idées fausses. En partant de Norvège, je m'attendais que le Québec fût comme une petite France (un

pays que je ne connaissais pas non plus, d'ailleurs). Je ne me souviens pas des détails de mon image, mais j'avais une idée d'une société où l'on prenait son petit café au coin de la rue en lisant un journal de France et où l'on se promenait avec une baguette sous le bras. Donc, j'avais une image d'une petite France en Amérique du Nord.

Indubitablement, j'avais tort, j'ai découvert une culture très éloignée de l'idée que j'en avais avant mon départ. J'ai découvert que le Québec ne ressemblait pas du tout à la France. Par contre, c'était étonnant de constater combien cette société francophone était culturellement proche des États-Unis. Vivre au Québec, c'était parfois comme être acteur dans un film d'Hollywood doublé en français.

De toute façon, la culture du Québec m'a beaucoup fasciné. Pendant mon séjour, je me suis posé de nombreuses questions sur la relation entre la France et le Québec. J'ai remarqué que les Québécois connaissaient beaucoup de choses sur la culture française. Ils écoutaient de la musique française et il y avait souvent des Français aux émissions de télévision. Ils savaient imiter l'accent des Français et ils connaissaient toutes leurs expressions. Je me souviens des gens qui m'ont dit : « Nous, on connaît plein de choses sur eux, mais eux, ils ne savent rien de ce qui se passe ici. »

J'ai souvent remarqué que les Québécois avaient une certaine admiration pour la France. Ceux qui y étaient allés en parlaient de façon intense, et ceux qui n'y s'étaient pas rendus en rêvaient souvent. J'ai surtout l'impression qu'ils ont admiré un certain art de vivre.

D'un autre côté, l'expression québécoise « maudits Français ! » est incontestablement négative. Lorsque les Québécois tombent dans les clichés, je les ai entendus dire que les Français sont arrogants et trop sérieux et qu'ils manquent d'humour.

J'ai trouvé intéressant de constater comment les Québécois à la fois adorent et détestent les Français. Depuis mon séjour au Québec, il y a déjà dix ans, j'ai été curieux de mieux comprendre le rapport entre la culture de cette province et celle de la France. C'est cette curiosité qui m'a motivé à mener cette enquête sur les Québécois en France.

Personnellement, j'estime qu'étudier les Québécois qui habitent en France, c'est un point de départ original, mais aussi intéressant, pour mieux comprendre leur culture.

Le thème du mémoire

En menant cette enquête, j'ai essayé de répondre aux questions suivantes :

- 1) Quels sont les motifs des Québécois qui choisissent de s'installer en France ?*
- 2) Comment vivent les Québécois en France, comment s'adaptent-ils à la culture française et comment font-ils pour s'intégrer ?*
- 3) Quel regard portent-ils sur les cultures française et québécoise ?*

En répondant à ces trois questions, j'espère avoir contribué à une meilleure compréhension de la culture québécoise en général et du rapport entre les cultures française et québécoise plus particulièrement. Dans la suite, je vais donner quelques commentaires aux trois questions.

Quels sont les motifs des Québécois qui choisissent de s'installer en France ?

Toute migration est un résultat des facteurs qui poussent des gens de partir d'un endroit et d'autres facteurs qui les tirent vers un autre endroit. Les guerres et la pauvreté sont parmi les causes importantes des migrations internationales que l'on voit aujourd'hui : On choisit de s'installer dans un autre pays pour y trouver la paix ou une meilleure situation économique.

Pourtant, les raisons de la migration du Québec vers la France ne sont probablement pas les mêmes. Il est probable qu'il n'y a pas une seule explication à cette migration. Chaque Québécois se rendant en France a probablement ses motifs personnels. Il est aussi possible qu'il y ait souvent plusieurs motifs. Par exemple, quelqu'un peut choisir de partir à la fois parce que c'est utile pour sa carrière d'acquérir de l'expérience de travail à l'étranger et parce qu'il veut découvrir une autre culture.

Je chercherai à montrer quels sont les différents motifs de ces Québécois à l'origine de leur venue en France. Une telle catégorisation des motifs me semble très utile et même nécessaire pour pouvoir donner des réponses intéressantes aux questions numéro deux et trois.

Comment vivent les Québécois en France, comment s'adaptent-ils à la culture française et comment font-ils pour s'intégrer ?

La question sur l'intégration des immigrants est normalement fortement liée à l'apprentissage d'une langue. La situation est nécessairement très différente pour les Québécois qui s'établissent en France, puisqu'ils parlent déjà la langue française. Toutefois, la culture française est à considérer comme une culture étrangère pour les Québécois. Par conséquent, ils doivent aussi passer par une phase d'adaptation et d'intégration. D'un autre côté, il est probable que cette phase se déroule d'une manière différente pour quelqu'un qui parle déjà la langue. Il me semble intéressant de voir si l'intégration se déroule facilement ou non. En plus, je crois qu'une étude de cette forme particulière d'intégration peut être utile pour découvrir des différences culturelles entre les Français et les Québécois.

Quel regard portent-ils sur les cultures française et québécoise ?

Après avoir étudié l'intégration culturelle des Québécois en France, j'essaierai d'apporter une réponse à cette troisième question. Comme déjà expliqué, découvrir une culture étrangère est aussi prendre connaissance de sa propre culture, puisque l'identité culturelle se développe en prenant conscience de sa différence. Il est plus facile de comprendre sa propre culture lorsque l'on peut la comparer avec une autre. Si par exemple un Norvégien dit que « les Français sont plus impulsifs que nous », il exprime aussi que « les Norvégiens sont calmes et plus contrôlés ».

Par conséquent, il me semble intéressant d'interroger les Québécois en France sur la culture québécoise, étant donné qu'ils observent leur propre culture d'un point de vue différent.

Les sources

Afin de pouvoir bien répondre au sujet du mémoire, j'ai mené une enquête avec des Québécois qui habitent en France. Au total, j'ai mené douze entretiens semi-directifs avec ces personnes. Cette recherche a pris beaucoup de temps. Toutefois, je n'ai pas eu d'autre moyen pour trouver des données pertinentes. Malgré le fait que ce travail m'a été très exigeant, j'ai eu grand plaisir de rencontrer les douze informateurs. Dans le chapitre de méthode, j'expliquerai en détail comment le recueil des données s'est déroulé.

La structure du mémoire

J'ai choisi de diviser ce mémoire en deux parties. Le début de la première partie est une brève présentation du Québec. Je considère une telle présentation comme utile parce qu'il est important de se rappeler des liens historiques entre l'ancienne métropole et son ancienne colonie pour comprendre la situation des Québécois en France. Dans le chapitre suivant, je présenterai un aperçu sur la population immigrée en France et j'explique que les Québécois constituent un groupe minoritaire exceptionnel. Ensuite, je défendrai mes choix méthodologiques avant de rendre compte du travail que j'ai réalisé pour recueillir des données. Enfin, je discuterai et proposerai des définitions aux notions suivantes : « culture », « identité » et « identité culturelle ».

En deuxième partie, je présenterai mon analyse des données recueillies, c'est-à-dire les douze entretiens que j'ai effectués avec des Québécois en France. J'ai choisi de diviser cette analyse en trois chapitres, un chapitre pour chacune des trois questions. En premier lieu, je présenterai les douze informateurs et les motifs qu'ils ont eu pour s'installer en France. En second lieu, je montrerai comment les Québécois en France mènent leur vie quotidienne, de quelle façon ils s'intègrent et comment ils s'adaptent à la société française. En troisième et dernier lieu, j'essaierai de montrer quel regard les Québécois portent-ils sur leur propre culture et comment ils la comparent avec la civilisation française.

Une île francophone dans un océan anglophone

Le Québec est comme une île francophone au milieu d'un océan anglophone. Avec une population de 7,5 millions, c'est la deuxième province canadienne, après l'Ontario, en nombre d'habitants. Plus de 80 pour cent de sa population est francophone, et c'est la seule province du Canada où le français est langue maternelle pour la majorité de la population.

Les langues française et anglaise ont le même statut comme langues officielles au Canada, mais les Canadiens anglophones sont plus nombreux que les francophones. Environ 59 pour cent de la population canadienne parlent l'anglais comme langue maternelle, tandis que 23 pour cent sont francophones. 18 pour cent ont plus d'une langue maternelle ou une autre langue maternelle que le français ou l'anglais.

Donc, la grande majorité des Canadiens francophones habitent au Québec. Cette communauté francophone est entourée d'anglophones canadiens à l'ouest et à l'est et d'anglophones des États-Unis au sud. Le fait que la province du Québec est majoritairement francophone est probablement le trait distinctif le plus important de la culture québécoise. Dans ce qui suit, je présenterai d'abord un bref aperçu de l'histoire du Québec. Après, j'expliquerai comment la culture du Québec moderne est un résultat de son histoire.

Aperçu historique

La présence de la langue française en Amérique du Nord est un résultat de la colonisation française. En 1535, le navigateur français Jacques Cartier effectue son premier voyage vers ce territoire que l'on aujourd'hui appelle le Québec. Au cours des années qui suivent, Cartier effectue plusieurs voyages dans la vallée laurentienne, mais il n'occupe pas le territoire systématiquement. À la fin du XVI^e siècle, la fourrure américaine de castor devient populaire en France. En conséquence, le commerce de fourrure augmente et la colonisation prend forme. Le nom de cette colonie française d'Amérique devient la « Nouvelle-France ».

On estime que de 1608 à 1760, 10.000 immigrants français s'établissent au Canada : 3.500 soldats, 1.100 femmes, 1.000 prisonniers, 3.900 engagés et 500 hommes libres¹. Bien que l'immigration soit modeste, la population compte un peu plus de 50.000 habitants en 1750 grâce à un taux de natalité élevé. Cet accroissement est difficile à comprendre, mais il s'explique en partie par le fait que le roi a accordé des allocations aux familles nombreuses².

¹ Jean Hamelin et Jean Provencher, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 1987.

² Ibid.

Au milieu du XVIII^e siècle, des coalitions anglo-américaines attaquent la Nouvelle-France à plusieurs reprises. Les Français capitulent le 8 septembre 1760 et la France doit céder à l'Angleterre le Canada, l'Acadie et la rive gauche du Mississippi par le traité de Paris, signé le 10 février 1763. La France ne conserve que les îles de Saint-Pierre et Miquelon et un droit de pêche sur les côtes de Terre-Neuve.

Même si le Canada tombe aux mains des Anglais, la population française conserve sa culture distincte. Les francophones gardent la langue française et la religion catholique et l'immigration anglaise et américaine sur le territoire du Bas-Canada (Québec actuel) est limitée. Les immigrants anglophones s'installent principalement dans le Haut-Canada, à l'ouest de la rivière Outaouais (l'Ontario actuel). En 1840, le Parlement britannique vote la loi de l'Union. Entrée en vigueur l'année suivante, cette loi a pour conséquence que les deux Canada deviennent le Canada-Uni, dirigé par un seul gouvernement. Le Canada-Uni est divisé en deux provinces, le Canada-Est (Québec) et le Canada-Ouest (Ontario). Le Canada est toujours majoritairement francophone, mais la nouvelle constitution donne le même nombre de députés aux deux provinces, même si la population du Canada-Est (majoritairement francophone) est plus élevée que celle du Canada-Ouest (anglophone). Par conséquent, la population anglophone devient plus puissante politiquement que la population francophone.

La population francophone du Canada-Est reste très rurale et les habitants à la campagne pratiquent une agriculture de subsistance. Cette culture est marquée par l'influence de l'Église catholique et ses valeurs traditionnelles. La minorité anglophone du Canada-Est, par contre, s'installe plutôt dans les villes où elle constitue l'élite économique.

Au cours du XX^e siècle, la société québécoise se modernise considérablement. « La Belle province » s'industrialise et on voit un fort mouvement d'urbanisation. Cependant, en 1956, le Québec se trouve face à une dépression économique. L'industrie québécoise s'affaiblit et le chômage augmente. Les salaires dans de nombreux secteurs ne suivent pas l'augmentation du coût de la vie.

Dirigé par Jean Lesage, le Parti Libéral arrive au pouvoir en 1960. Afin de débloquent cette mauvaise situation économique, il va mener « la Révolution tranquille », un grand projet de modernisation de l'État québécois. Jusqu'à cette « Révolution tranquille », l'Église catholique était le grand pouvoir omniprésent au sein de la société canadienne française, plus puissante qu'un parti

politique³. « Par ses orientations, elle conduit la société québécoise à préférer pendant longtemps la survivance nationale à la croissance économique »⁴.

La « Révolution tranquille » représente la fin de la suprématie de l'Église, et la société québécoise se libère de cette emprise. De plus, elle marque la naissance d'un nationalisme moderne, le nationalisme québécois. Au fur et à mesure, les Canadiens français vont commencer à s'appeler « Québécois ».

Par conséquent de cette montée du nationalisme moderne, un mouvement souverainiste va paraître. Le parti de ce mouvement, le Parti Québécois, arrive au pouvoir en 1976. Suite à cette victoire électorale, le gouvernement québécois, dirigé par René Lévesque, organise un premier référendum sur la souveraineté du Québec en 1980 et un deuxième en 1995. Cependant, les adversaires de ce projet de souveraineté gagnent ces deux référendums. 40,4 pour cent votent pour la souveraineté en 1980 et 49,4 pour cent en 1995.

La culture du Québec moderne

La question de la souveraineté québécoise n'est pas le thème de ce mémoire. Pourtant, il est intéressant de constater que presque la moitié des électeurs ait voté « oui » au dernier référendum. Beaucoup de Québécois s'identifient davantage à la province de Québec qu'au Canada. Il est même probable que c'est le cas pour certains de ceux qui ont voté « non ». Il n'y a pas nécessairement de contradiction entre le fait d'être contre le séparatisme et le fait de s'identifier d'abord au Québec.

Les idées nationalistes ont une position relativement puissante au Québec. Il est évident que la racine de ce nationalisme est un sentiment d'appartenir à une culture distincte.

La culture du Québec moderne est un résultat de son histoire. L'aperçu historique ci-dessus explique par exemple la présence de la langue française au Canada. La culture québécoise est donc un résultat de la colonisation française et de tout ce qui a pu marquer les habitants de ce qu'est devenue « la Belle province ». L'historien Yvan Lamonde, professeur au département de langue et littérature françaises à l'Université McGill à Montréal, a publié des travaux sur l'histoire sociale des idées au Québec. Il a formulé, selon lui-même « de façon humoristique », la conclusion suivante : « $Q = - (F) + (GB) + (USA)^2 - (R)$ »⁵. Il explique son équation ainsi :

[D]ans la culture québécoise, la France est moins importante que l'on peut le croire, que la culture britannique l'est davantage que l'on est prêt à le reconnaître, que

³ Françoise Epinette, *La question nationale au Québec*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

⁴ Ibid.

⁵ Yvan Lamonde, « Une histoire sociale des idées au Québec de 1760 à 1960 », in *McGill News* 76, numéro 4, hiver 1996, Montréal, McGill Alumni Association, 1996.

l'influence culturelle des États-Unis est la plus sous-estimée des déterminations et que la culture romaine, celle de l'Église catholique, fut autre dans les faits que celle que l'on pensait qu'elle fût.⁶

Par rapport à l'importance de la France pour la culture québécoise, Lamonde écrit que « la France n'occupe pas dans l'identité multiséculaire des Québécois francophones la place qu'ils lui accordent traditionnellement et spontanément »⁷. La langue française est probablement le signe de ressemblance le plus important entre les cultures québécoise et française. Cependant, cette langue s'est développée de manières différentes au Québec et en France.

Toutefois, il est important de se rappeler qu'il n'est pas possible de présenter une description objective d'une culture. L'équation de Lamonde explique bien la complexité de l'identité québécoise, mais il ne faut pas oublier que chaque Québécois peut avoir sa propre compréhension de la culture québécoise, et que toute compréhension subjective est aussi « réelle », et c'est une réalité dont il faut tenir compte.

Récapitulatif

La culture du Québec est très riche et complexe grâce aux influences de la France, des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de l'Église catholique. Comme partout en Amérique, le Québec est une société dominée par les descendants d'immigrants européens. Depuis l'arrivée des premiers colons français, le Québec a toujours été une société d'immigration. Aujourd'hui, le Gouvernement provincial mène une politique active d'immigration et la province continue à recevoir des immigrants du monde entier. Reste que l'origine de la culture québécoise est la colonisation française.

Encore aujourd'hui, des Français continuent de s'installer au Québec. Toutefois, le thème de ce mémoire n'est pas l'immigration française au Québec, il porte au contraire sur la migration inverse des Québécois qui quittent leur pays pour s'établir en France. Dans les pages suivantes, je présenterai quelques aspects généraux de l'immigration en France avant d'expliquer les particularités du flux migratoire du Québec vers l'ancienne métropole.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

Immigration en France

Dans ce qui suit, je présenterai d'abord un bref résumé de l'histoire de l'immigration en France. En second lieu, j'expliquerai comment les Québécois en France constituent une minorité atypique comparée aux grandes communautés d'immigrés.

La population immigrée en France

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la plupart des pays européens ont connu une fécondité élevée et une certaine émigration vers les Amériques en liaison également au contexte économique et politique des pays concernés. En France, par contre, la situation était très différente. Dès le milieu du XVIII^e siècle, la fécondité était en baisse, ce qui s'est d'abord traduit par une croissance démographique faible, ensuite un manque de main-d'œuvre au moment de la Révolution industrielle, dans un pays fondamentalement rural et d'économie agraire et enfin, avec comme conséquence, un besoin de travailleurs étrangers. De ce fait, la France a une tradition d'immigration plus longue que la plupart des pays européens⁸.

Dans la statistique officielle française, la population immigrée est la somme des étrangers habitant en France et des Français par acquisition, c'est-à-dire que les immigrés ne sont pas nécessairement des étrangers, mais qu'ils sont tous nés hors la France⁹. Cette catégorisation peut être considérée comme stigmatisante, mais elle permet de mieux comprendre la diversité de la population française. Il est quand même important de prendre conscience du fait que les immigrés en situation irrégulière, « les sans papiers », ne sont pas pris en compte, et pour cause, dans la statistique.

Déjà au début du XX^e siècle, la France comptait plus d'un million d'immigrés, ce qui correspondait à peu près à 3 pour cent de sa population de l'époque¹⁰. En 1946, la France comptait deux millions d'immigrés, soit 5 pour cent de la population totale. La population immigrée a doublé en 30 ans et il y avait près de quatre millions d'immigrés en France en 1975, ce qui représentait 7,4 pour cent de la population¹¹.

⁸ Institut national de la statistique et des études économiques, [réd. par] Kohler, Catherine et Thave, Suzanne, *Les immigrés et leur famille au recensement de 1990*, Paris, INSEE, 1997.

⁹ Institut national de la statistique et des études économiques, « Recensement de la population 1999 – La proportion d'immigrés est stable depuis 25 ans », in *Insee Première n° 748*, novembre 2000, Paris, INSEE, 2000.

¹⁰ Institut national de la statistique et des études économiques, [réd. par] Kohler, Catherine et Thave, Suzanne, *Les immigrés et leur famille au recensement de 1990*, Paris, INSEE, 1997.

¹¹ Ibid.

Suite à la grande dépression économique survenue avec le premier choc pétrolier de 1973, le gouvernement français a décidé d'arrêter l'immigration en 1974. Cependant, l'arrêt de l'immigration n'était pas total. En premier, la France comme d'autres pays, y compris la Norvège, se devait de recevoir sur son territoire un quota de réfugiés en application de ses engagements envers l'ONU. On a également poursuivi la politique de regroupement familial pour les familles des personnes déjà installées sur le territoire. Par conséquent, la population immigrée a continué à augmenter légèrement. Par contre, leur part dans la population totale est resté stable¹².

Les plus grandes communautés d'immigrés en France sont originaires des pays suivants : Le Portugal, l'Algérie, l'Italie, le Maroc et l'Espagne. Ces cinq communautés représentent au total 60 pour cent de la population immigrée en France¹³. En fait, la moitié des immigrés sont d'origine européenne. En 1990, les personnes originaires d'Afrique représentaient 35,9 pour cent des immigrants, dont la majorité était d'origine maghrébine¹⁴.

Traditionnellement, les immigrés ont choisi de s'installer en France pour des motifs essentiellement économiques, c'est aussi le cas pour ceux qui sont arrivés depuis « l'arrêt de l'immigration » de 1974. Cependant, le pourcentage des personnes venant dans le cadre du regroupement familial a beaucoup augmenté. Enfin, les réfugiés ne représentent que 9 pour cent de la population immigrée¹⁵.

Dans la population immigrée, on ne compte que ceux qui sont entrés en France plus ou moins définitivement. Ainsi, les étudiants, les travailleurs saisonniers, les bénéficiaires d'une autorisation provisoire de travail etcetera ne sont pas pris en compte. Il n'existe pas de bonne statistique sur les étrangers séjournant temporairement en France. Néanmoins, on sait que la plupart des personnes qui entrent sur le territoire français pour un séjour temporaire d'une durée supérieure à trois mois sont des étudiants, des travailleurs saisonniers et des demandeurs d'asile.

Les Québécois en France – Des immigrés pas comme les autres

Il n'existe pas de statistique officielle sur le nombre de Québécois vivant en France. Lorsque les Canadiens demandent leur carte de séjour, les autorités françaises ne tiennent pas compte d'autre information d'origine que la nationalité. Par conséquent, on ne connaît que le nombre de Canadiens

¹² Ibid.

¹³ Ibid.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Ibid.

séjournant en France. Toutefois, le Gouvernement du Québec estime que 50.000 Québécois vivent en France, dont la moitié en Île de France¹⁶.

En comparaison avec les groupes ethniques minoritaires les plus importants du pays, tels que les Maghrébins et les Européens des pays méditerranéens, la population québécoise est peu nombreuse.

En fait, les Québécois habitant la France forment une minorité ethnique très atypique. D'abord parce qu'ils sont venus de l'Amérique du Nord. Il y a peu d'immigrés d'origine américaine en France et la plupart viennent des pays d'Amérique du Sud.

De plus, il est probable que les causes de l'immigration québécoise se distinguent de celles de l'immigration en général. Traditionnellement, les immigrés en France sont venus pour des motifs économiques. La plupart sont venus de pays pauvres à l'époque. Le Canada, par contre, est un pays riche avec un niveau de vie élevé. Le produit national brut (PNB) par habitant au Canada était de 21 340 dollars américains en 2001. En France, le PNB par habitant était de 24 420 dollars en 2000¹⁷. Le taux de chômage était de 7,2 pour cent au Canada en 2001 et de 8,5 pour cent en France la même année¹⁸. Les écarts étaient donc faibles. Ainsi, il est probable que les Québécois s'installent en France pour des motifs non économiques.

Finalement, une grande partie de la population immigrée en France est originaire des anciennes colonies ou protectorats français, tels que les pays du Maghreb et les anciennes colonies d'Afrique sub-saharienne. Toutefois, les Québécois se distinguent de plusieurs manières des personnes venant de ces territoires, puisque la Nouvelle-France a été une colonie de peuplement, et la grande majorité des Québécois sont par conséquent des descendants des ancêtres français. Ainsi, on peut dire que l'immigré québécois en France fait un retour à ses racines. Grâce à son héritage culturel français, les Québécois peuvent bénéficier de plusieurs avantages lorsqu'ils s'installent en France. Leur langue maternelle est le français et ils viennent d'une culture « occidentale » qui est relativement proche de celle de la France. Il est fortement probable que ce contexte est avantageux pour leur acculturation. De plus, les Québécois ont une apparence physique très semblable à celle des Français. Il est donc croyable qu'ils échappent aux problèmes de discrimination que certains immigrés d'origine africaine ou asiatique rencontrent.

Il est intéressant de remarquer que la migration entre le Québec et la France ne fonctionne pas à sens unique. Le nombre d'immigrants français se rendant au Québec a beaucoup augmenté depuis la « révolution tranquille » des années 1960. Entre 1962 et 2000, plus de 90 000 Français ont

¹⁶ Gouvernement du Québec, Ministère des Relations internationales, *Québec-France Portrait d'une relation en mouvement*, Québec, 2002.

¹⁷ *Atlas Petit Larousse des pays du monde*, Paris, Larousse, 2003.

¹⁸ Ibid.

immigré au Québec¹⁹. Entre 1996 et 2000, le Québec a accueilli 12 545 immigrants nés en France. Les immigrants d'origine française constituent le groupe d'immigration le plus important au Québec et ils représentaient 8,6 pour cent de l'immigration totale entre 1996 et 2000²⁰. L'immigration française est donc beaucoup plus importante au Québec que l'immigration québécoise ne l'est en France.

¹⁹ Gouvernement du Québec, Ministère des Relations internationales, *Québec-France Portrait d'une relation en mouvement*, Québec, 2002.

²⁰ Ibid.

Méthode

Pour recueillir des données sur la population québécoise en France, je me suis servi d'une approche qualitative. Concrètement, j'ai mené une enquête de douze entretiens semi-directifs avec des Québécois vivant en France au cours de l'année académique 2004 – 2005.

Dans ce qui suit, j'expliquerai les points forts et les faiblesses des méthodes quantitatives et qualitatives. Ensuite, je défendrai mon choix de me servir des entretiens qualitatifs. Enfin, je présenterai comment ma collecte de données s'est déroulée.

Les approches quantitative et qualitative

La distinction méthodologique la plus importante en sciences sociales est celle des méthodes quantitatives et des méthodes qualitatives. Selon Sigmund Grønmo, la différenciation de ces deux approches se fait par le caractère des données recueillies et analysées²¹. Essentiellement, les données qualifiées comme quantitatives sont exprimées en nombres ou en termes de quantité. De l'autre côté, les données qualitatives sont exprimées par des textes. Seules les données quantitatives peuvent être employées pour des généralisations statistiques. Les données qualitatives, par contre, peuvent servir pour des descriptions analytiques.

Le rapport entre les approches quantitative et qualitative a traditionnellement été une racine des conflits méthodologiques. Pourtant, Grønmo défend l'idée que ces deux approches sont complémentaires²². Il écrit que le choix entre les approches n'est pas un choix de principe, mais plutôt un choix stratégique. Dans la plupart des cas, une étude qualitative nous donne des connaissances différentes qu'une étude quantitative.

Principalement, on peut dire qu'en se servant de l'approche quantitative, l'objectif est de chercher des généralisations statistiques. Les études qualitatives, d'un autre côté, cherchent plutôt des descriptions analytiques.

Cette différence fondamentale entre les deux aspects quantitatif et qualitatif a pour conséquence qu'une étude qualitative, par rapport à une étude quantitative, se déroule d'une manière beaucoup plus flexible. En menant une enquête quantitative, il est nécessaire de trouver un échantillon représentatif d'unités. Alors, pour assurer la représentativité, il faut normalement que l'échantillon soit composé d'un grand nombre d'unités.

²¹ Sigurd Grønmo, « Forholdet mellom kvalitative og kvantitative tilnærminger i samfunnsforskningen » in Holter, Harriet & Kalleberg, Ragnvald *Kvalitative metoder i samfunnsforskning*, Oslo, Universitetsforlaget, 1996, pp. 73 – 108.

²² Ibid.

Ensuite, afin de pouvoir comparer les réponses, l'usage de l'aspect quantitatif oblige une interaction structurée entre le chercheur et les objets de recherche. Il est nécessaire de poser exactement les mêmes questions de la même manière à tous les objets. Par contre, le chercheur menant une enquête qualitative, peut se permettre une interaction beaucoup plus ouverte. Il peut poser des questions supplémentaires pour mieux comprendre ce que l'objet de recherche veut dire. Il n'est pas du tout nécessaire de poser exactement les mêmes questions à chacun, le questionnaire peut donc être évalué et ajusté au cours de la recherche.

À cause de cette flexibilité, une recherche qualitative ne peut pas servir pour obtenir des généralisations statistiques. Pourtant, il ne faut pas juger l'approche qualitative moins utile. Au contraire, c'est grâce à cette flexibilité que l'usage de l'approche qualitative peut servir pour nous donner des connaissances différentes.

Donc, l'objectif d'une recherche qualitative n'est pas de chercher des généralisations statistiques, c'est plutôt de chercher des généralisations analytiques, c'est-à-dire une connaissance globale d'un phénomène ou d'une situation. Typiquement, une étude qualitative comporte un plus petit nombre d'objets de recherche. Combiné avec son aspect flexible, elle peut donc servir pour obtenir des connaissances beaucoup plus profondes.

Pourquoi j'ai choisi une approche qualitative

Pour défendre mon choix d'employer une approche qualitative, j'expliquerai d'abord pourquoi je n'ai pu me servir d'une approche quantitative. Ensuite, j'expliquerai pourquoi je considère les entretiens semi-directifs utiles pour étudier un phénomène tel que la population québécoise en France.

D'abord, choisir l'approche quantitative m'a paru impossible parce que je n'ai pas pu trouver un échantillon représentatif. Et sans représentativité, il n'est pas possible d'obtenir des données quantitatives valides. Il a été impossible de trouver un échantillon représentatif d'objets de recherche d'abord parce que l'on sait peu de choses sur la composition de population québécoise en France. Il n'existe même pas de chiffre officiel sur le nombre de Québécois en France, comme je l'ai déjà noté.

En outre, pour assurer la représentativité, il faut un grand nombre d'objets de recherche. Au cours de mon séjour d'études, j'ai recruté douze informateurs pour mes entretiens. Il n'a pas été difficile d'en trouver un nombre suffisant, en fait, j'ai pu choisir parmi une centaine de Québécois lorsque j'ai fait ma sélection. Toutefois, ceux que j'ai rencontrés grâce à l'Association des

Québécois en France constituent un groupe dominé par de jeunes hommes qui habitent à Paris, qui vivent en France depuis peu de temps et qui ne sont pas très bien intégrés dans la société française.

Pourtant, j'ai eu beaucoup de problèmes pour trouver des Québécois établis en province. Il a également été difficile de trouver ceux qui vivent en France depuis plus de cinq ans et ceux qui sont âgés de plus de 35 ans. Cela s'explique par le fait que ce sont surtout ceux qui ne sont pas très bien intégrés dans la société qui ont besoin d'un réseau de Québécois. Ceux de plus de 35 ans ont souvent déjà vécu en France depuis quelques années et ils ont eu le temps de se faire des amis, de trouver un conjoint et d'avoir des enfants. Par conséquent, ils sont trop occupés pour fréquenter l'Association des Québécois en France. Toutefois, j'ai réussi à bien composer un échantillon incluant ces catégories qui ont été difficiles à trouver. Par contre, je ne crois pas que j'aurais pu recruter suffisamment de Québécois pour établir un échantillon représentatif pour une étude quantitative.

Ainsi j'ai compris que la seule solution était de mener une étude qualitative. Pourtant, il faut souligner que l'impossibilité de choisir une approche quantitative ne m'a pas troublé. Au contraire, je trouve que l'approche qualitative est très utile pour étudier cette population. L'objectif de ma recherche est de bien comprendre les raisons de la migration du Québec vers la France et comment les Québécois perçoivent la culture française. Dans ce cadre, il ne me semble pas indispensable de pouvoir faire des généralisations statistiques. L'essentiel est plutôt de pouvoir tenir une interaction ouverte avec les informateurs, de les laisser s'exprimer le plus librement possible.

J'ai choisi d'étudier cet échantillon de population à l'aide d'une série d'entretiens semi-directifs. De mon point de vue, et dans les conditions particulières de cette enquête, c'est la manière la plus efficace pour obtenir l'information que je cherche de sources fiables. Il existe par exemple très peu de textes écrits sur les Québécois en France, et les textes qui existent n'ont pas les qualités nécessaires pour être employés comme sources pour mon sujet de mémoire. Parmi ces ouvrages on peut citer *Les Français aussi ont un accent* de Jean-Benoît Nadeau²³. Ce livre très humoristique est le récit des expériences que l'auteur a eu pendant un séjour de deux ans en France. Je l'ai lu avec grand plaisir, mais sa forme plaisante a pour conséquence qu'il n'est pas très utile comme source.

Lorsque l'on emploie des entretiens pour établir des données, on a beaucoup de liberté, mais aussi beaucoup de responsabilité. Dans ce qui suit, je rendrai compte de la démarche adoptée.

²³ Jean-Benoît Nadeau, *Les Français aussi ont un accent*, Paris, Payot, 2002.

La collecte des données

Pendant l'année académique 2004 – 2005, j'ai réalisé au total 12 entretiens semi-directifs. J'ai choisi de m'installer à Paris pendant cette période puisque j'ai supposé que la plus grande ville de la France devrait aussi être la ville avec la plus grande « communauté » québécoise. Le Gouvernement du Québec estime par exemple que la moitié des Québécois en France vivent en Île-de-France²⁴.

La sélection des informateurs

Pour recruter des informateurs, j'ai commencé à fréquenter les « pots du jeudi » de l'Association des Québécois en France. Ces réunions sociales ont lieu dans un bar de Paris chaque jeudi soir. Chaque jeudi, ils se donnent rendez-vous dans un nouveau bar pour la rencontre hebdomadaire. J'ai été frappé par le fait que ces réunions aient typiquement eu lieu dans des bars où l'on voyait que très peu de Français. J'ai découvert que l'on trouve à Paris de nombreux bars qui sont majoritairement fréquentés par des étrangers vivant dans la capitale. Rencontrer des Québécois au « pot du jeudi » était intéressant, et je me suis demandé si je pouvais employer les observations que j'y ai faites comme une source d'information pour ce mémoire. Cependant, j'ai compris que ce n'était pas possible puisque j'ai eu l'impression que ma présence a beaucoup influencé les discussions des gens autour de moi. Mais en tout cas, j'y ai été très bien accueilli et j'ai eu l'impression que de nombreux participants aux soirées ont trouvé intéressant mon sujet de mémoire. Par conséquent, il n'a pas été difficile d'y recruter des informateurs. Au total, j'ai trouvé quatre de mes informateurs au « pot du jeudi ». En fait, j'ai dû refuser les offres de plusieurs informateurs potentiels afin de pouvoir composer un échantillon équilibré.

Déjà avant d'arriver en France, j'avais une idée qu'il devait être difficile de trouver des informateurs qui étaient bien intégrés dans la société française. Comment trouver ceux qui ne fréquentent pas « le pot du jeudi », ceux qui sont mariés avec des Françaises ou des Français ? Cette question m'a beaucoup préoccupé. Pourtant, la solution n'était pas très compliquée : Après avoir envoyé un courriel sur la liste de diffusion de l'Association des Québécois en France, j'ai reçu une cinquantaine de réponses. Parmi ces personnes, j'ai pris rendez-vous avec quatre d'entre-elles. Heureusement, j'ai découvert que ces quatre informateurs n'entretenaient que très peu de liens avec d'autres Québécois en France.

²⁴ Gouvernement du Québec, Ministère des Relations internationales, *Québec-France Portrait d'une relation en mouvement*, Québec, 2002.

En recrutant mes informateurs, j'ai compris que le plus difficile était de trouver des Québécois habitant en province. Malheureusement, je n'ai pas pu réaliser plus de trois entretiens avec des informateurs vivant dans d'autres régions que l'Île-de-France. L'idéal aurait été d'effectuer au moins la moitié des entretiens en province. Cependant, je n'ai eu ni le temps, ni les moyens pour me rendre plus d'une seule fois en dehors de la capitale. Grâce à une association régionale de l'Association France-Québec²⁵, j'ai obtenu une liste avec les noms de quelques Québécois habitant une région française, mais malheureusement, je n'ai pas réussi à joindre plus de quatre des personnes figurant sur cette liste. Parmi ces quatre, j'ai donc fixé rendez-vous avec trois, la quatrième personne ayant refusé de se faire interviewer.

Au total, j'ai réalisé douze entretiens. J'ai réussi à composer un échantillon varié. Il y a le même nombre d'hommes et de femmes. Cinq des informateurs ont moins de 30 ans, deux ont entre 30 et 40 ans, quatre ont entre 40 et 50 ans et le plus âgé a 51 ans. Tandis que la plupart des informateurs sont arrivés en France il y a entre trois et cinq ans, deux informateurs habitent en France depuis moins d'un an. Les deux informateurs qui ont habité le plus longtemps en France sont arrivés en 1991.

Tous les informateurs ont la nationalité canadienne, mais la moitié a aussi la nationalité française. Parmi les six personnes ayant la double nationalité, il y en a deux qui sont français (et canadiens) de naissance. Toutes les personnes de mon échantillon ont au moins un parent francophone et ils ont grandi dans un milieu francophone. Presque tous les parents des informateurs ont toujours habité au Québec et ils ont presque tous la nationalité canadienne. L'exception la plus importante est celle des parents de Maud qui sont d'origine française.

Dans l'échantillon, il y a aussi quelques aspects homogènes. Par exemple, tous les informateurs ont fait des études supérieures. J'ai cherché des informateurs qui n'ont pas fait d'études supérieures, mais je n'ai pas réussi d'en trouver. Il est possible qu'il y ait peu de personnes sans formation supérieure qui s'installent en France, mais puisque j'ai fait une étude qualitative, mes données ne me permettent pas de conclure.

Les entretiens

J'ai laissé aux informateurs l'opportunité de proposer et de décider la date, l'heure et le lieu des entretiens. Deux d'entre eux ont choisi de me recevoir au bureau, une informatrice m'a reçu chez

²⁵ L'Association France-Québec est une association rassemblant des amis du Québec en France, avec sa jumelle québécoise, l'Association Québec-France, elle cherche, entre autres, à développer l'amitié et la coopération entre la France et le Québec.

elle et une autre a préféré venir chez moi, à la Maison de Norvège à Paris. Tous les autres ont proposé des cafés ou des restaurants comme lieu de rendez-vous. Un café n'est pas un endroit idéal pour avoir un entretien, c'est un endroit bruyant et on a souvent été dérangé par la musique, les serveurs et les autres clients. Pourtant, il est compréhensible que la plupart des informateurs aient préféré me rencontrer dans un lieu public.

Pendant les entretiens, je me suis servi d'un guide d'entretien, une fiche assez détaillée où j'avais écrit les questions à poser aux informateurs. J'ai tenu ce guide devant moi pendant tous les entretiens, mais je l'ai employé d'une manière très flexible et non systématique. J'ai laissé aux informateurs l'opportunité de parler le plus librement possible, sans les interrompre. Par conséquent, ils ont souvent répondu à plusieurs questions à la fois. En plus, j'ai souvent posé des questions supplémentaires pour mieux comprendre leurs réponses et pour en savoir plus sur ce qu'ils racontaient. En moyenne, les entretiens ont duré environ une heure et quart.

Il m'a été indispensable d'enregistrer. Avant de commencer l'enregistrement, j'ai demandé l'autorisation des informateurs. Il est certain que j'aurais beaucoup perdu si je n'avais pas enregistré les entretiens, je n'aurais pas eu assez de temps pour tout noter, et je crois que j'aurais beaucoup oublié. En plus, le fait que je n'ai pas dû prendre des notes a eu comme effet que l'entretien s'est déroulé plus naturellement, sans interruptions inutiles. Il est aussi certain que, grâce à l'enregistrement, j'ai pu donner beaucoup plus d'attention aux informateurs et j'ai pu me concentrer à poser de bonnes questions. L'usage du dictaphone n'a été qu'avantageux. Avant de commencer les entretiens, j'avais peur que l'enregistrement pourrait perturber, que le dictaphone pourrait rendre les informateurs nerveux et moins à l'aise, mais ce n'a pas été le cas. De l'autre côté, au début, j'ai pris quelques notes, comme supplément à l'enregistrement, mais j'ai dû arrêter parce que les informateurs ont paru moins à l'aise. Ils ont arrêté de parler lorsque j'écrivais et ils ont eu l'air de croire que je n'écoutais pas bien.

Plusieurs informateurs m'ont dit qu'ils ont apprécié d'être interviewés. Toutefois, j'ai eu l'impression que certains étaient nerveux, éventuellement un peu méfiants. Pour briser la glace, j'ai commencé par me présenter. Ensuite, j'ai donné les renseignements sur leurs droits, par exemple que je devais respecter l'anonymat de l'informateur et que celui-ci pouvait refuser de répondre à n'importe quelle question et que l'on pouvait arrêter n'importe quand, s'il ne voulait plus continuer. Je reviendrai à ces directives éthiques pour les aborder plus profondément.

J'ai toujours commencé les entretiens avec les questions les plus simples. C'est-à-dire celles qui n'exigent pas de réflexion, par exemple : « Quel est votre âge ? », « Quelle est la nationalité de vos parents ? » et « Depuis combien de temps êtes-vous en France ? ». Puis, au fur et à mesure, j'ai commencé à poser des questions sur les opinions et les sentiments des informateurs.

Un des défis dans les sciences sociales est que la relation entre le chercheur et les objets de recherche peut influencer les résultats de la recherche. Il est important que le chercheur en soit conscient et qu'il essaie de se positionner objectivement par rapport aux informateurs. Dans ce cadre, j'ai essayé de dire le moins possible sur moi-même et mon projet. En fait, pour me présenter, j'ai seulement dit que j'étais un étudiant norvégien de l'Université d'Oslo et que j'étais en train de rédiger un mémoire sur les Québécois en France. Certains informateurs ont voulu me poser des questions sur mon projet, ils étaient curieux de savoir pourquoi un Norvégien s'intéresse aux Québécois. Dans ces cas, j'ai proposé de répondre à leurs questions après avoir terminé l'entretien.

Pour ce travail, il est intéressant que je sois norvégien. Le fait que je ne suis ni Québécois, ni Français, a pour effet que j'ai une position plutôt neutre par rapport à la France et au Québec. Par exemple, il est probable qu'il serait plus difficile pour un Québécois de critiquer la France et les Français si j'étais moi-même français.

Le plus important pendant l'entretien est peut-être d'éviter de poser des questions qui orientent les réponses. J'y ai fait attention lorsque j'ai rédigé les questions pour mon guide d'entretien. Toutefois, comme j'ai déjà expliqué, il faut distinguer entre un guide d'entretien et un questionnaire, j'ai posé de nombreuses questions supplémentaires. En plus, j'ai souvent choisi de reformuler les questions, pour les adapter à la situation de chaque informateur. Évidemment, il est plus difficile de poser ces questions improvisées de manière objective, surtout pour quelqu'un qui parle le français comme langue étrangère. Malgré ces difficultés, je crois que je suis arrivé à poser les questions d'une manière acceptable.

Directives éthiques

Lorsque j'ai mené mes entretiens, j'ai dû suivre certaines directives éthiques. Premièrement, j'ai dû m'assurer que tous les informateurs ont accordé leur consentement. En second lieu, j'ai dû traiter de façon confidentielle toutes les informations recueillies.

Avant chacun des douze entretiens, j'ai signalé aux informateurs que leur participation n'était d'aucune manière obligatoire, et qu'ils pouvaient refuser de répondre à n'importe quelle question. Je les ai aussi informés que l'objectif des entretiens était de recueillir des données pour mon mémoire. Toutefois, tous les participants ont choisi de répondre à toutes mes questions.

Concernant la confidentialité, j'ai promis de respecter l'anonymat des personnes. Pour ce faire, je n'ai pas reporté de données pouvant les identifier. Par conséquent, j'ai changé les noms des participants. C'est aussi pourquoi je n'ai pas pu écrire où habitent les trois informateurs qui ne demeurent pas en région parisienne. Dans certains cas, on peut identifier les informateurs, à

condition de leur en demander la permission. Pourtant, pour ce mémoire, il ne me semble pas nécessaire de reporter des données d'un tel caractère.

De mon point de vue, ne pas dévoiler l'identité des personnes n'a que des avantages. D'abord, il me serait plus difficile de recruter les informateurs si je ne pouvais pas garantir leur anonymat. En plus, il est possible qu'ils aient répondu différemment et de façon moins ouverte et moins crédible si l'anonymat n'était pas garanti.

Récapitulatif

Recueillir des données à l'aide d'entretiens semi-directifs a été une expérience positive. J'ai l'impression que la récolte s'est bien passée : j'ai réussi à composer un échantillon varié et les informateurs ont répondu franchement et avec passion à mes questions. Ainsi, je suis arrivé à établir des données ayant les qualités requises pour répondre aux trois questions principales du mémoire.

Avant de passer à l'analyse, il est toutefois nécessaire de discuter la signification de quelques notions centrales de ce mémoire, c'est-à-dire « culture », « identité » et « identité culturelle ».

Culture, identité et identité culturelle

Les émigrants ou les immigrants (internationaux), peu importe d'où ils viennent et où ils s'installent, créent des situations interculturelles. Ces situations peuvent être plus ou moins compliquées, l'immigrant peut percevoir la culture « d'accueil » de plusieurs manières et il est normalement obligé de réorganiser sa façon de vivre, de s'adapter à la nouvelle culture.

« Culture », « identité » et « identité culturelle » sont des notions essentielles lorsque l'on parle de migration. Dans ce chapitre, je vais essayer de définir et discuter ces termes en me référant aux travaux et ouvrages de spécialistes comme Sélim Abou, Jacques Demorgon, Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky.

Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth depuis 1995, Sélim Abou est philosophe et anthropologue. Dans *L'identité culturelle*, il discute, entre autres, des problèmes liés à l'identité ethnique, à l'identité culturelle et à l'acculturation des immigrants²⁶.

Jacques Demorgon, philosophe et sociologue, a publié plusieurs livres sur l'interculturel. *Complexité des cultures et de l'interculturel* donne plusieurs outils pour l'analyse des cultures. Ce livre a été publié avec le concours de l'Office franco-allemand pour la jeunesse, et une grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des cultures française et allemande²⁷.

Dans *La communication interculturelle*, Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky discutent les enjeux et les défis de la communication interculturelle. Ce livre a aussi été publié avec le concours de l'Office franco-allemand pour la jeunesse, et les auteurs se servent d'abord des rapports franco-allemands pour donner des exemples²⁸.

Culture

Au cours de l'histoire, l'usage du mot « culture », s'est développé. À l'origine, on a employé ce mot uniquement pour désigner l'action de cultiver la terre pour faire pousser des plantes, la culture était le contraire de la nature. Ce sens existe toujours, on parle d'agriculture, monoculture, polyculture etc.

Cependant, la notion de « culture » a aujourd'hui au moins deux significations de plus. On peut distinguer entre deux sens différents. Le premier est intellectuel et assez limité (arts, musique,

²⁶ Sélim Abou, *L'identité culturelle*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2002 [1981].

²⁷ Jacques Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, 3^e édition, Paris, Anthropos, 2004.

²⁸ Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, A. Colin, 1989.

littérature etc.). Le deuxième est anthropologique et plus général. Ici, je vais me servir d'une définition anthropologique.

Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky définissent le terme « culture » ainsi :

Elle désigne les modes de vie d'un groupe social : ses façons de sentir, d'agir ou de penser ; son rapport à la nature, à l'homme, à la technique et à la création artistique. La culture recouvre aussi bien les conduites effectives que les représentations sociales et les modèles qui les orientent (systèmes de valeurs, idéologies, normes sociales...).²⁹

Ensuite, Sélim Abou donne la définition suivante :

[L]a culture n'existe que particularisée en fonction de la diversité des sociétés humaines ; comme telle, elle peut être définie comme l'ensemble des manières de penser, d'agir et de sentir d'une communauté dans son triple rapport à la nature, à l'homme, à l'absolu.³⁰

Il est certain qu'il existe de nombreuses autres manières de comprendre ce qu'est une culture, ainsi qu'il existe de nombreuses définitions anthropologiques d'une « culture ». Je dois quand même me limiter à citer ces deux que je trouve bonnes. Ces deux définitions d'Abou et de Ladmiral et Lipiansky sont semblables, mais en même temps complémentaires. De plus, elles sont assez courtes et concrètes.

Demorgon présente trois perspectives pour chercher à comprendre les cultures : une perspective particularisante, une généralisante et une dernière qui est singularisante³¹.

Lorsque l'on se sert de la perspective particularisante, les cultures sont vues comme une somme de particularités. Cette vision correspond à ce que Demorgon appelle « la culture en items »³². Un « item » est un élément isolable dans l'ensemble d'une culture. Demorgon donne les exemples suivants des « items » : « une habitude alimentaire ou vestimentaire, une méthode professionnelle, une modalité rituelle, etc. »³³. Ces traits culturels sont diffusés dans le temps et dans l'espace par la colonisation, la migration, le commerce, les guerres, etc.

La deuxième perspective correspond à une vision généralisante. Même s'il existe un très grand nombre de cultures et une variété énorme entre elles, il est possible de généraliser à partir de ressemblances entre les civilisations. Par exemple, Demorgon propose de diviser toutes les sociétés en quatre grandes formes historiques de société : « communautaire-tribale, royale-impériale, nationale-marchande, informationnelle-mondiale »³⁴.

La troisième perspective, la singularisante, se distingue de la première (la perspective particularisante), parce qu'elle ne voit pas une culture comme une somme d'éléments particuliers,

²⁹ Ibid. pp. 8-9.

³⁰ Sélim Abou, *L'identité culturelle*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2002 [1981], p. 34.

³¹ Jacques Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, 3^e édition, Paris, Anthropos, 2004.

³² Ibid.

³³ Ibid. p. 7.

³⁴ Ibid. p. 48.

mais plutôt comme un système culturel singulier. Plusieurs sociétés peuvent partager une particularité, la langue française est par exemple langue officielle, entre autres, en France, au Québec et dans plusieurs pays d'Afrique. Par contre, deux sociétés différentes ne peuvent pas partager toutes les particularités (si c'était le cas, ces deux sociétés ne seraient plus deux sociétés différentes). Par conséquent, toute société est singulière, unique. Lorsque l'on se sert de la perspective singularisante, on étudie la totalité d'une culture, elle est observée comme un système.

Identité

Pour définir ce qu'est l'identité, je vais me servir de l'extrait suivant du livre *L'identité* d'Alex Mucchielli :

L'identité est un ensemble de critères de définition d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiments d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence.³⁵

Le sentiment d'identité se constitue dans une interaction avec l'altérité. Sélim Abou écrit que « [L]e problème d'identité en général ne surgit que là où apparaît la différence »³⁶. C'est-à-dire que c'est en développant une conscience de ce que l'on n'est pas que l'on développe une conscience de soi-même. En considérant les autres comme différents, un individu développe son identité, sa conscience de soi. Ainsi, il manifeste qu'il est un individu unique. Il existe donc un besoin de différenciation pour faire apparaître l'identité³⁷. Pour donner un exemple : Une personne aveugle a probablement un sentiment d'être différent d'un voyant. Dans notre monde, presque tout est mieux adapté aux voyants. En outre, les non-voyants sont dans presque toutes les situations en minorité. Ainsi, l'aveugle se sent différent des voyants, et il est probablement très souvent conscient de son handicap. Par contre, une personne avec une vue normale, qui n'est que rarement entourée de non-voyants, n'est probablement pas autant conscient de sa capacité de voir. Par conséquent, elle n'a probablement pas d'identité liée au fait qu'elle a une vue normale.

Être aveugle ou non aveugle est donc un référent identitaire. Le nombre de ces référents est très élevé et on fait un choix subjectif entre ces référents lorsque l'on veut définir sa propre identité³⁸. On choisit normalement des catégories qui sont essentielles ou qui marquent la différence.

³⁵ Alex Mucchielli, *L'identité*, 6^e édition, Presses Universitaires de France, Paris, 2003, p. 41.

³⁶ Ibid. pp. 35-36

³⁷ Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, A. Colin, 1989.

³⁸ Alex Mucchielli, *L'identité*, 6^e édition, Presses Universitaires de France, Paris, 2003.

Mucchielli propose dans son livre une liste exhaustive de références identitaires³⁹. Je ne vais donner que quelques exemples : mode de s'habiller, situation géographique, puissance économique, religion, idéologie, situation familiale etc.

Le besoin de différenciation pour développer son identité s'applique de la même façon pour l'identité d'un groupe, par exemple l'identité culturelle ou l'identité nationale. Lorsque l'identité individuelle se crée en opposant « moi » et « les autres », l'identité d'un groupe oppose « nous » et « les autres ».

Identité culturelle

Pour développer une identité culturelle, il est donc nécessaire que les adhérents à une culture aient une conscience que cette culture actuelle se distingue des autres cultures. Ce qui est inévitable lorsque l'on est confronté à l'altérité.

Ladmiral et Lipiansky écrivent que

L'identité culturelle s'appuie sur des facteurs objectifs, comme l'héritage de l'histoire, le cadre politique, les origines ethniques, les traditions, la langue, la religion... Mais elle repose tout autant sur des éléments subjectifs qui s'inscrivent dans la conscience des membres d'une communauté ; elle existe d'abord sous forme de représentation sociale qui permet à une collectivité de se définir et de se faire reconnaître par les autres ; cette représentation est faite d'images, de symboles, de stéréotypes, de mythes originaires, de récits historiques qui offrent à la conscience collective une figuration de sa « personnalité » et de son unité.⁴⁰

On a déjà vu que l'identité ne peut pas exister sans un sentiment de différence et que c'est aussi le cas pour l'identité culturelle. Lorsque deux ou plusieurs groupes culturels se rencontrent, les personnes de chaque groupe ont souvent tendance à exagérer leurs différences avec ceux des autres groupes⁴¹. La rencontre interculturelle mène à la production d'auto - et hétéro - images. Ces représentations sont souvent influencées par des mythes et des stéréotypes que les sujets connaissent déjà avant la rencontre. Ladmiral et Lipiansky ont pris l'exemple de la relation franco-allemande : « la discipline et l'organisation des Allemands s'oppose couramment au « bordélisme » des Français »⁴². Lorsqu'un Français va en Allemagne pour la première fois, il n'arrive pas sans « préjugés ». Il a déjà entendu parler de l'Allemagne, par exemple que les Allemands sont plus disciplinés et mieux organisés que les Français. Ces préjugés influencent la manière dont le Français perçoit la culture allemande. On peut dire que ses préjugés et ses stéréotypes fonctionnent

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, A. Colin, 1989, pp. 9-10.

⁴¹ Ibid.

⁴² Ibid. p. 131.

comme une paire de lunettes qui lui aide à reconnaître certains traits culturels chez les Allemands. Ainsi, les préjugés se confirment.

Cependant, Ladmiral et Lipiansky soulignent que les identités collectives ne mènent pas nécessairement à un clivage de l'espace social, elles peuvent également être des points de départ pour la communication. Ils écrivent que « l'identité apparaît comme un « échangeur » qui relie et sépare à la fois, et assure la circulation à l'intérieur de l'espace social »⁴³.

Sélim Abou s'intéresse particulièrement à l'identité ethnique. Il définit un groupe ethnique comme « un groupe dont les membres possèdent, à leurs propres yeux et aux yeux des autres, une identité distinctive enracinée dans la conscience d'une histoire ou d'une origine commune »⁴⁴. Il distingue entre trois catégories d'identité ethnique : elle peut jouer « au niveau d'un groupe inséré dans une nation, de la nation elle-même, d'une communauté supra-nationale »⁴⁵.

La première catégorie est celle où l'identité ethnique joue « au niveau d'un groupe inséré dans une nation ». En fait, il existe très peu de pays sans minorités ethniques dans le monde. Abou donne les exemples suivants : le Japon, les pays scandinaves, la France et l'Italie⁴⁶. Même dans ces pays, on trouve des minorités comme les Bretons, les Basques et les Lapons. Tous les grands pays du monde sont des sociétés pluriethniques. C'est le cas par exemple en Grande-Bretagne où l'on trouve les mouvements écossais et gallois. En plus, c'est évidemment aussi le cas au Canada, où les francophones ont une culture distincte.

La deuxième catégorie s'applique lorsque l'identité ethnique joue « au niveau de la nation ». Malgré le fait que presque tous les pays du monde sont des pays pluriethniques, Abou écrit qu'il n'existe pas de pays qui n'essaie pas de fonctionner comme une « super-ethnie »⁴⁷. Même dans des pays très hétérogènes, afin de développer une forte identité nationale, on essaie de produire une idéologie nationale s'appuyant sur des facteurs culturels communs tels que l'histoire. Les facteurs sur lesquels s'appuie l'identité nationale peuvent varier, le plus important pour la nation est qu'elle fonctionne comme une communauté à laquelle les habitants ont un sentiment d'appartenir.

La troisième catégorie classe les cas où l'identité ethnique « joue au niveau d'une communauté supra-nationale ». Abou l'illustre par l'exemple du peuple juif qui, suite aux événements historiques, est dispersé à travers le monde⁴⁸. Bien que séparé depuis des siècles et

⁴³ Ibid. p. 132.

⁴⁴ Sélim Abou, *L'identité culturelle*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2002 [1981], p. 37.

⁴⁵ Ibid. p. 39.

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Ibid.

acculturé aux cultures diverses des pays où ils résident, les juifs, ont toujours conscience d'une origine et d'un héritage culturel communs.

Abou donne aussi l'exemple de communautés de langue et de culture créées, par exemple, par la colonisation, tels que les espaces culturels francophone, anglophone, hispanophone et arabophone⁴⁹. Il écrit que tous les pays arabo-musulmans s'identifient ethniquement à la Oumma arabe (« la nation arabe »), même s'il y a des différences considérables entre ces pays. Cependant, il est difficile de défendre que ce soit le cas aussi pour les pays francophones, bien que les usagers de la langue française à travers le monde aient sans aucun doute une certaine identité culturelle commune.

Il est important de souligner que la présence d'une de ces trois catégories n'exclut pas les autres à se prononcer simultanément. Un Breton, par exemple, peut avoir un sentiment d'être breton et français à la fois. Certains Bretons peuvent se sentir d'abord Breton et Français ensuite, alors que pour d'autres, l'identité nationale est plus importante que la régionale.

L'identité ethnique ou culturelle est d'abord une conscience collective. Mais on peut aussi parler de l'identité culturelle d'une personne. Lorsque l'on parle d'identité culturelle comme une conscience individuelle, on parle de la totalité des identités culturelles d'une personne. Dans les sociétés plutôt homogènes, comme la France par exemple, il n'y a normalement rien de conflictuel entre les éléments identitaires. Aurélie est française, lyonnaise, francophone et de la classe ouvrière. Le fait qu'elle est française détermine son identité nationale, culturelle et ethnique à la fois. Ses autres éléments identitaires, par exemple qu'elle est lyonnaise, ne sont pas conflictuels à son identité nationale.

Par contre, ce n'est pas si simple dans les sociétés pluriethniques. On peut l'illustrer avec les francophones au Canada : Geneviève est canadienne, québécoise, de la banlieue montréalaise et francophone. Pour elle, il est plus difficile de déterminer son identité nationale. Elle peut se percevoir et se présenter soit comme Canadienne, soit comme Québécoise. Abou écrit que « Ces deux allégeances définissent une identité globale conflictuelle »⁵⁰. Pour s'en libérer, un Québécois peut minimiser, même nier qu'il a une identité ethnique canadienne. Il se distingue du Canadien anglais de plusieurs manières : Par exemple, il parle français et il a des traditions religieuses différentes. Pourtant, Abou écrit qu'il ne peut pas nier qu'il a une certaine identité culturelle canadienne :

Trois siècles de coexistence dans le même espace géo-politique ont développé chez les deux groupes concernés [les canadiens anglais et les canadiens français], à leur insu, un nombre considérable de traits culturels communs, issus de l'entrecroisement de leurs

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ Ibid. p. 47.

patrimoines ethno-culturels respectifs et réagissant, en retour, sur ces patrimoines eux-mêmes, hautement symbolisés par la langue et, à un moindre degré aujourd'hui, par la religion.⁵¹

Conclusion

Ayant défini et discuté quelques concepts de base de ce mémoire : « culture », « identité » et « identité culturelle », ce chapitre servira de cadre théorique pour l'analyse qui suit.

Les trois notions sont essentielles lorsque l'on parle de migration en général, et c'est aussi le cas pour le thème de cette enquête

- 1) La rencontre entre un Québécois et un Français est aussi une rencontre entre deux *cultures*.
- 2) Le sentiment d'*identité* se constitue dans une interaction avec l'altérité.
- 3) Lorsque le Québécois rencontre le Français, c'est une interaction entre deux cultures différentes, une interaction interculturelle, ainsi se constitue le sentiment d'*identité culturelle*.

⁵¹ Ibid. p. 48.

Présentation des informateurs et des causes de leur migration du Québec vers la France

Quels sont les motifs des Québécois qui choisissent de s'installer en France ? Dans ce chapitre, je présenterai les douze informateurs et j'expliquerai pourquoi ils se sont installés en France.

Pour mieux comprendre pourquoi des Québécois décident de partir vivre en France, j'ai choisi d'établir trois catégories pour présenter les motifs les plus importants des informateurs que j'ai rencontrés. Ces catégories sont : « les amoureux », « les aventuriers » et « les professionnels ».

Il faut se rappeler que je me suis servi d'une approche qualitative et que je n'ai parlé qu'avec douze informateurs.⁵² En conséquence, il est possible qu'il y ait des Québécois qui ont des motivations différentes pour s'établir en France.

Les amoureux

Les amoureux se sont rendus en France pour vivre avec leur conjoint français. A priori, ils ne seraient pas venus en France s'ils n'avaient pas rencontré un partenaire français.

Les couples franco-québécois ont eu le choix de s'établir en France, au Québec ou même ailleurs. Ils ont choisi la France parce que c'était le plus simple ou le plus pratique, par exemple parce que le partenaire français y avait déjà un travail. Mon échantillon comporte quatre « amoureux » : Danielle, Frédéric, Guy et Marie-Christine.

Danielle est une jeune femme, âgée de 33 ans, elle habite en région parisienne depuis 2001. Elle est originaire de Montréal et elle a vécu une enfance cent pour cent francophone. Son conjoint est français, et ils ont choisi de s'établir à Paris parce qu'elle y a trouvé un travail. Elle raconte :

Mon conjoint est français, donc, lui devait venir au Québec s'installer. Et moi, j'avais postulé quelques mois auparavant pour un poste en France, et finalement, j'ai eu le poste, donc, je suis venue travailler et ça s'est très bien passé. Donc, on a changé nos plans finalement. Mais ça aurait dû être l'inverse.⁵³

Frédéric a 46 ans, son père est canadien, sa mère est française et il a toujours eu la double nationalité. Il est né à Toronto, la capitale de la province d'Ontario, mais il a vécu en permanence à Montréal à partir de l'âge de six ans. Il vit depuis 2001 avec sa femme dans un petit village français.

⁵² Voir pp. 19-20

⁵³ De façon générale, j'ai cité au mot-à-mot ce que les informateurs m'ont dit au cours des entretiens. Le style des citations est par conséquent plutôt oral. J'ai fait ainsi pour assurer l'authenticité des citations et pour que le lecteur puisse lui-même évaluer mes interprétations. Toutefois, j'ai fait quelques modifications mineures pour rendre les citations plus lisibles et compréhensibles. Par exemple, j'ai supprimé quelques répétitions et j'ai ajouté le *ne* clitique.

Il dit que « Si je n'avais pas rencontré ma femme, je serais resté au Québec ». Frédéric a aussi vécu en France entre 1982 et 1988, lorsqu'il était étudiant à la Sorbonne. Il explique pourquoi il a choisi de faire des études à Paris :

Deux raisons majeures. Premièrement, c'était moins cher que les universités aux États-Unis. Je voulais de toute façon sortir du Québec, parce que j'ai trouvé que quatre ans dans la même université dans un même pays [était assez]. Je voulais changer, voir une autre vision, je voulais aller ailleurs. Aussi, moi, j'étais très francophile, donc, j'aimais beaucoup, à l'université, les auteurs français, les médias français, les sociologues français.

Frédéric connaissait alors la culture française avant son arrivée en 2001. Lorsqu'il s'est installé cette dernière fois, il était « amoureux ». En 1982, par contre, il était plutôt « aventurier » et « professionnel ».

Guy est âgé de 45 ans et fils de parents canadiens francophones. Il est marié avec une Française depuis neuf ans et ils ont vécu ensemble au Québec. Toutefois, ils sont venus s'installer dans une petite ville de province française en 2000 parce qu'il voulait vivre dans un autre pays et parce que sa femme y avait un travail qu'elle pouvait reprendre :

Ma femme est venue d'abord quatre ans au Québec, et moi, je voulais demeurer dans un autre pays. On avait regardé en fonction du métier que j'exerçais, l'informatique, pour trouver un travail. On a choisi la France, parce que ma femme avait un boulot comme fonctionnaire qu'elle pouvait reprendre, elle a repris le même boulot qu'elle avait avant de partir au Québec. Au début, je n'ai pas trouvé de travail ici, mais j'ai commencé à travailler trois mois après que l'on était arrivé ici. On a aussi choisi la France, parce que je voulais travailler en français, je ne maîtrise pas l'anglais très bien.

La dernière des « amoureux » est *Marie-Christine* qui a vécu au Canada jusqu'à l'âge de 24 ans. Elle a 40 ans, et elle habite en France depuis 1991. Au début, elle a vécu à Paris, mais elle habite maintenant une ville de province. Elle a rencontré son mari français en Afrique :

Je ne suis pas partie du Canada pour aller en France, je suis partie pour aller en Afrique. Donc, j'ai habité deux ans en Afrique et j'y ai rencontré mon mari et je suis ensuite venue en France.

Il est intéressant que *Marie-Christine* soit née à Ottawa en Ontario. En fait, elle a vécu plus longtemps dans cette capitale fédérale qu'au Québec. Pourtant, la ville d'Ottawa est située tout près du Québec, il n'y a que la rivière des Outaouais qui sépare Ottawa et le Québec. Étant donné que ses deux parents sont Québécois francophones et que le français est sa seule langue maternelle, elle s'identifie d'abord comme Québécoise.

Les aventuriers

« Les aventuriers » ont d'abord décidé de partir du parce qu'ils avaient envie de découvrir une nouvelle culture. C'est après avoir pris cette décision qu'ils ont choisi de partir pour la France. Certains auraient même préféré aller dans un autre pays, parce qu'ils croyaient que la culture française n'était pas assez « exotique » ou parce qu'ils voulaient améliorer leurs connaissances en langues étrangères.

Lorsqu'ils ont choisi la France, c'était parce que cela se présentait comme une solution simple et pratique. Certains, par exemple, avaient déjà une offre de travail avant de quitter le Québec. Typiquement, « les aventuriers » vont en France pour une durée déterminée. Toutefois, avec le temps, ils ont souvent changé d'avis, et ils disent qu'ils ne savent pas s'ils vont rentrer au Québec un jour. Plusieurs précisent aussi que partir s'installer dans un autre pays européen est plus probable que de rentrer au Québec.

Sept des informateurs ont un profil qui correspond bien à cette catégorie : Thérèse, Fabienne, Sébastien, Suzanne, Maud, Joël-Denis et Brian.

Thérèse est une jeune étudiante âgée de 24 ans. Elle s'est rendue à Paris à l'automne 2004 pour rédiger son mémoire de maîtrise. Elle a vécu son enfance dans une petite ville québécoise, mais depuis 1997, à l'âge de 17 ans, elle habite à Montréal où est située son université. Elle raconte pourquoi elle a choisi d'aller vivre à Paris :

Étudier à l'étranger, j'ai trouvé que c'était une expérience enrichissante, pertinente que j'avais envie de faire maintenant, parce que c'est plus facile dans ces conditions là que ça soit plus tard et tout. Donc, j'en ai parlé à ma directrice de mémoire pour voir avec elle, du point de vue de mes études, ce qui était le mieux pour moi. Puis, elle m'a suggéré de venir ici à Paris. C'est sur son conseil, parce que je n'avais pas de préférence pour un endroit ou un autre. Je pourrais aller partout. L'idée, c'était vraiment, simplement, d'aller ailleurs pour un peu goûter à un mode de vie différent. Pour mes études, je préférerais un endroit francophone, pour avoir accès à la langue plus facilement. Mais je n'ai pas trop réfléchi.

La deuxième « aventurière » est *Fabienne*, 27 ans, originaire d'une ville de province au Québec. Ayant terminé ses études à Montréal, elle est maintenant stagiaire dans une organisation internationale à Paris. Comme Thérèse, elle a voulu aller à l'étranger, mais la destination ne devait pas nécessairement être Paris :

J'ai voulu faire un stage à l'étranger. [...] Il n'y a pas mal de programmes de stages au Canada pour aller à l'étranger quand tu viens de finir tes études universitaires. Le programme pour lequel j'ai fait la demande envoie des gens à des organisations internationales, ça peut être à Paris, Genève, New York, ça peut être n'importe où. Puis, ça ne me dérangeait pas d'aller n'importe où, je n'avais pas trop de préférences sur l'endroit. Mais c'est arrivé que ce stage était de mon domaine, j'avais déjà travaillé sur ces questions là, donc, ça m'intéressait. Donc, finalement, je suis venue ici. Ce n'était pas pour aller à Paris nécessairement, c'était pour aller à l'étranger.

Elle raconte qu'elle aurait préféré faire son stage dans un autre pays que la France :

En fait, quant j'ai vu Paris, ça me disait plus ou moins, parce que je trouvais que ce n'était pas assez différent du Québec. J'aurais préféré aller dans un endroit plus... en Espagne, en... Parce que j'aurais aimé aller dans un endroit où je pourrais améliorer mon espagnol, donc travailler dans une autre langue. Bon, quand c'est arrivé comme ça, finalement, Paris ça va être bien.

Sébastien est né à Montréal, mais il a beaucoup déménagé. Il a vécu au Québec, au Canada anglophone et en Allemagne. Il a fréquenté des écoles anglophones jusqu'à l'âge de 11 ans et il parlait anglais avec sa sœur pendant son enfance. Toutefois, ses parents sont francophones et il a toujours communiqué avec eux en français. Il a 29 ans et habite à Paris depuis quatre ans. Il explique pourquoi il a choisi de partir du Québec :

J'aimais ça, voyager. Puis, je me suis dit qu'aller en Europe ou en France, c'est bien parce que tout est proche et il y a tellement de pays à visiter. C'est pour ça que j'ai décidé d'aller en France, pour voyager et pour découvrir.

Il raconte qu'il aurait préféré se rendre en Espagne, mais qu'il ne maîtrise pas très bien la langue espagnole. Par conséquent, il s'est rendu compte que c'était plus facile s'installer en France :

Moi, j'aurais aimé aller en Espagne, j'étais déjà allé en Espagne et j'ai aimé ça. Le gros problème, c'est que je ne parle pas bien l'espagnol. Donc, aller en Espagne, ça aurait été ridicule, surtout pour travailler. Donc, c'était facile venir ici. La raison pour laquelle je suis ici, c'est parce qu'il y a une filiale de la compagnie pour laquelle j'ai travaillé à Montréal et un poste s'est ouvert ici. Donc, ça, c'était mon opportunité. [...] Parce que, en fait, je voulais aller en Europe, pas nécessairement en France. Je me suis dit qu'il fallait d'abord aller en France, et ensuite, je pourrai éventuellement aller ailleurs.

Fille de parents français, *Maud* a toujours eu la double nationalité, française et canadienne. Elle a 33 ans et elle vit à Paris depuis cinq ans. Elle a décidé de vivre en France parce qu'elle voulait découvrir la culture de ses parents. Elle raconte :

Je voulais essayer d'habiter en France, c'est quand même l'origine de mes parents, j'ai de la famille ici. Et c'est là que j'ai obtenu, pour la première fois, mon passeport français. Je ne disais pas que j'étais française avant de venir ici.

Joël-Denis est informaticien et âgé de 29 ans. Il vient d'une ville universitaire au Québec. Lorsqu'il est arrivé à Paris, en 1999, il s'est dit qu'il allait rester entre un et cinq ans. Maintenant, il ne sait pas combien de temps qu'il va rester à Paris, mais il n'a pas l'intention de s'y installer définitivement. Au lieu de retourner au Canada, il va peut-être partir ailleurs. Lorsqu'il a pris la décision de quitter le Québec, c'était pour vivre en Europe. Il a choisi Paris et la France parce qu'il y était facile pour lui de trouver un travail :

J'ai choisi l'Europe. Je voulais vivre en Europe, découvrir l'Europe. Paris était particulièrement intéressant parce que c'était facile pour les informaticiens d'avoir du travail.

J'aurais pu aller en Belgique ou en Suisse aussi, mais là, il n'y avait pas d'entreprises qui pouvaient recruter des gens à Montréal pour des emplois en France.

Brian a 41 ans et vient de la ville de Québec. Il vit à Paris depuis 1996. À l'époque, il prévoyait de rester deux ou trois ans en France. Pourtant, il est tombé amoureux d'une Française, il s'est marié et il a eu des enfants. Par conséquent, il s'est installé à Paris définitivement et il ne prévoit pas de rentrer au Québec. Lorsqu'il a choisi de quitter le Québec, c'était pour faire l'expérience de vivre à l'étranger. Pour *Brian*, il n'était pas question d'aller n'importe où, il voulait aller soit à Paris, soit en Californie :

Je voulais partir à l'étranger, et j'avais deux envies en tête, soit aller en France, à Paris, soit partir en Californie. C'est deux trucs différents, mais dans l'imaginaire québécois, au moins dans le mien, c'était deux endroits sympas.

La dernière des « aventuriers » est *Suzanne*, âgée de 28 ans et originaire d'une ville de province du Québec. Elle s'est installée à Paris il y a quatre ans. Lorsqu'elle est venue dans la capitale, c'était d'abord pour faire un DEA (un diplôme d'études approfondies). Aujourd'hui, elle est devenue doctorante et elle est en train de rédiger sa thèse. Le profil de *Suzanne* se distingue des autres « aventuriers », parce que pour elle, c'était important d'aller en France et non ailleurs :

Les profs m'ont dit « tu devrais aller aux États-Unis, les universités, c'est mieux ». Parce qu'au Québec, on a quand même beaucoup d'échange avec les universités américaines. Mais j'avais envie d'aller en France, je ne voulais pas aller aux États-Unis.

Elle explique pourquoi elle voulait aller en France :

Ça faisait longtemps que j'avais envie de venir en France, parce que, c'est dur à expliquer, mais j'avais envie de vivre à l'étranger. Puis, c'est vrai, qu'au Québec, il y a beaucoup de culture française, la littérature, la musique, les artistes. Le Québec, c'est quand même une ancienne colonie de la France, il y a quand même beaucoup de liens avec Paris. [...] Pour les Québécois, c'est normal d'aller à Paris, quoi. La plupart des Québécois font des voyages en France.

Plusieurs informateurs m'ont parlé des liens historiques entre les cultures française et québécoise et ils m'ont dit qu'il y a toujours beaucoup d'échanges culturels entre ces deux mondes francophones. Cependant, *Suzanne* est la seule qui a fait référence aux liens culturels entre l'ancienne colonie et sa métropole pour expliquer sa motivation de se rendre en France.

Les professionnels

Ma troisième catégorie est « les professionnels ». Parmi les douze informateurs, je n'ai catégorisé qu'un seul comme « professionnel ». Cette catégorie devrait regrouper ceux qui ont choisi de se rendre en France d'abord parce que c'était positif pour leur carrière professionnelle. Ceux qui ne

sont ni « amoureux », ni « aventurier », c'est-à-dire qu'ils sont venus par nécessité, par exemple pour trouver un travail qu'ils ne pouvaient pas obtenir au Québec ou parce qu'ils ont été détachés par leur employeur. Plusieurs informateurs sont allés en France pour travailler, par exemple Joël-Denis et Sébastien. Pourtant, ils sont venus avant tout pour vivre une expérience personnelle, une aventure.

C'est aussi le cas pour les étudiantes, Thérèse et Suzanne, et la stagiaire Fabienne. Par exemple, Thérèse a expliqué que c'était très utile d'être à Paris, parce que son domaine d'études est peu fouillé en Amérique et parce que la majorité des chercheurs sont en France. Toutefois, elle admet que ses motifs personnels sont les plus importants.

Ainsi, il y a seulement un informateur que j'ai choisi de classer « professionnel ». Son nom est *André*. Il est âgé de 51 ans et il réside en région parisienne depuis 1991. De plus, il a fait quelques années d'études à Paris au début des années 80. Il a grandi dans une ville au sud de Montréal, son père est québécois francophone et sa mère est franco-américaine. Cependant, il a toujours parlé français à la maison et il a fréquenté des écoles francophones. Il s'est rendu à Paris parce qu'il n'arrivait pas à trouver du travail intéressant au Québec. Il explique :

Je suis certain que si j'avais eu du travail intéressant au Québec, je serais resté au Québec, ça, c'est sûr. C'est-à-dire que je n'aurais pas été tenté de laisser ce que j'avais. Les horizons étaient bouchés au Québec, et je ne voyais pas comment j'allais trouver des contrats, parce que j'étais indépendant. À l'université, où j'avais enseigné, il n'y avait pas de voie possible pour trouver un poste. Mais s'il y avait eu des possibilités, je serais resté au Québec, oui.

André est maintenant marié avec une Française et il a eu deux enfants. Il est l'informateur qui a demeuré le plus longtemps en France. Il a vécu au total 17 ans à Paris, y compris les années d'études dans les années 80. Il est très bien intégré dans la société française, il n'a pas d'amis québécois en France et il parle avec l'accent d'un Parisien. Pourtant, il va bientôt divorcer. Suite à ses problèmes personnels, il a choisi de reprendre le contact avec la communauté québécoise à Paris. Il semble qu'il ne se plaît pas très bien en France pour l'instant et il croit qu'il retournera au Québec après sa période d'activité professionnelle.

Je n'ai trouvé qu'un seul « professionnel », toutefois, il est important que l'on se rappelle que cette enquête est une étude qualitative. Par conséquent, il n'est pas du tout certain que « les professionnels » constituent un groupe peu nombreux.

L'intégration et l'adaptation à la culture française

Comment vivent les Québécois en France, comment s'adaptent-ils à la culture française et comment font-ils pour s'intégrer ?

Comparé avec les immigrés d'origine africaine ou asiatique, il est probablement plus facile pour les Québécois de s'intégrer dans la société française. D'abord parce que les Québécois et les Français ont la même langue maternelle, mais aussi parce que les cultures de ces deux sociétés francophones sont « occidentales » et relativement proches.

Toutefois, la culture française est inévitablement une culture étrangère pour le Québécois qui s'installe en France pour la première fois. Malgré la proximité culturelle, il est certain qu'il y a des différences aussi.

Il est intéressant d'étudier comment se déroulent les processus d'intégration et d'adaptation à la culture française parce que l'on peut ainsi dévoiler de nombreuses différences culturelles et parce que, selon Abou, « [L]e problème d'identité en général ne surgit que là où apparaît la différence »⁵⁴.

Dans ce chapitre, je présenterai les données concernant les opérations d'intégration et d'adaptation à la culture française. En premier lieu, j'expliquerai comment les Québécois s'intègrent en France : Je fais connaître comment ils établissent des réseaux sociaux et, ensuite, je montrerai comment ils s'intègrent dans le marché de travail et je regarderai comment ils s'adaptent à la société française, en prenant l'exemple des modifications qu'ils font par rapport au langage, à l'habillement et à l'alimentation.

L'intégration sociale

Tous les informateurs se considèrent comme bien intégrés socialement. Toutefois, il y a de grandes différences entre eux. Certains ne connaissent pratiquement que des Français, tandis que d'autres côtoient plus de Québécois que de Français. Dire que quelqu'un est bien intégré n'est pas une affirmation objective. En conséquence, au lieu d'accorder trop d'importance à la réussite de l'intégration sociale des informateurs, je vais plutôt montrer *comment* ils s'intègrent et expliquer pourquoi il existe différents degrés et manières d'intégration.

⁵⁴ Abou, Sélim, *L'identité culturelle*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2002 [1981], pp. 35-36.

Contact avec les Français

Il existe des différences importantes entre les trois catégories d'informateurs. Ceux qui se sont rendus en France pour vivre avec leur conjoint, « les amoureux », ne côtoient pas beaucoup d'autres Québécois, la majorité de leurs amis sont des Français. « Les aventuriers », par contre, ont tendance à fréquenter des milieux beaucoup plus internationaux, ils ont souvent des amis qui ne sont ni français, ni québécois.

Pourtant, même les « aventuriers » connaissent au moins quelques Français. Tous les informateurs des trois catégories trouvent qu'il est important de connaître des Français de souche. Danielle, par exemple, n'a que des amis français. Lorsqu'elle est arrivée en France, elle n'a pas voulu entrer en contact avec des Québécois. Elle explique pourquoi :

Je me suis dit que si je venais vivre dans ce pays là, il fallait que je rencontre des Français, que je vive avec des Français, que je m'intègre avec des Français. Je ne voulais pas recréer ma vie au Québec en France.

Joël-Denis, par contre, a beaucoup d'amis québécois. Toutefois, la majorité des gens qu'il côtoie sont des Français. Il raconte :

Pour moi, ce qui est important, pendant que je suis ici, c'est de connaître des Français, de ne pas avoir que des amis étrangers ou québécois.

Danielle et Joël-Denis trouvent, tous les deux, qu'il est important de connaître des Français. Pourtant, les motifs ne sont pas exactement les mêmes. En fait, il semble que les deux catégories principales, « les amoureux » et « les aventuriers » ont des motifs différents pour rencontrer des Français. Danielle, qui appartient à la catégorie des « amoureux », pense qu'il est important de s'intégrer avec des Français. Il est nécessaire pour elle d'avoir des amis français pour avoir l'impression qu'elle fonctionne normalement dans la société. Pour les « aventuriers » par contre, il ne semble pas nécessaire que la majorité de leurs amis soient français. Comme Joël-Denis dit, ce qui est important, c'est de ne pas connaître exclusivement des Québécois ou d'autres étrangers. Cependant, la motivation des « aventuriers » n'est pas la même. Ils peuvent bien fonctionner dans la société sans connaître des Français, mais ils pensent quand même que c'est important d'en côtoyer quelques uns parce que cela fait partie de l'expérience qu'ils ont envie de vivre.

Il y a même des « aventuriers » qui préfèrent avoir des amis qui ne sont pas français.

Fabienne :

Puis les Français, non, ça ne me manque pas trop. Parce que moi, je voulais rencontrer des gens de partout. Donc, ça me plaît de rencontrer des gens comme ça.

On peut être surpris par le fait que certains « aventuriers » ne cherchent pas à rencontrer des Français, mais c'est compréhensible lorsque l'on se rappelle que plusieurs d'entre eux ne désiraient

pas se rendre spécialement en France, ils souhaitent aller à l'étranger pour découvrir une nouvelle culture, mais ils auraient préféré aller dans un autre pays plus exotique, puisqu'ils pensaient que les cultures française et québécoise étaient trop proches. Ainsi, plusieurs « aventuriers » apprécient de faire connaissances avec des gens du monde entier. Thérèse explique :

J'aime bien cette ouverture très internationale qu'offre une ville comme Paris, quoi. Je trouve ça très intéressant, puis j'aime bien rencontrer des gens de partout. Je ne dis pas « merde, j'aimerais rencontrer plus de Français, pourquoi je ne rencontre pas de Français ». Je trouve ça très correct.

Il est difficile à dire si les Québécois se font facilement des amis français ou non. Quelques informateurs ont trouvé que c'était difficile de créer des liens d'amitié avec des Français, tandis que d'autres ont trouvé cela relativement facile. En général, « les amoureux » ont moins de difficulté d'entrer en contact avec les Français parce qu'ils peuvent rencontrer des amis par l'entremise de leur partenaire.

Comme j'ai indiqué au début de ce chapitre, il est relativement facile pour les Québécois de se faire des amis français, entre autres, parce qu'ils parlent la même langue. Toutefois il y a des différences culturelles qui compliquent le contact entre les deux groupes ethniques.

En premier lieu, les Québécois trouvent que les Français ne se laissent pas approcher facilement et qu'il faut beaucoup de temps pour créer de véritables liens d'amitié. En revanche, ils ont l'impression que l'amitié implique un engagement plus important chez les Français et qu'il existe une loyauté énorme entre amis. Marie-Christine dit :

Oui, il faut prendre son temps, les Québécois ont tendance d'être très spontanés, très ouverts. Les bras grands ouverts, mais ils restent des bras ouverts. Ça veut dire que quand vous êtes partis, ils ne vous retiennent pas forcément. Tandis que les gens que j'ai rencontrés à Paris, c'était des gens qui, au début étaient plus distingués, puis, avec le temps, on s'est ouvert.

En deuxième lieu, il y a une séparation importante entre la vie privée et la vie professionnelle. Plusieurs informateurs disent que l'on invite facilement des collègues chez soi au Québec, tandis qu'il y a, en France, un parcours plus long à faire pour que les gens au travail deviennent des amis. Par exemple, Sébastien n'est pas arrivé à s'approcher de ses confrères de travail :

Ça a été difficile de se faire des amis. En France, plus qu'au Québec, la vie au travail et la privée sont très séparées, comme deux mondes. Donc, au début, je n'ai absolument rien fait que travailler, travailler, travailler.

En troisième lieu, plusieurs informateurs remarquent qu'il est difficile de s'adapter aux codes sociaux français. Par exemple, Brian dit :

Les Français ont plus de codes sociaux que les Québécois. Casser la glace au départ, ce n'est pas facile.

Il est possible qu'il ait raison, qu'il existe plus de codes sociaux en France, mais il se peut aussi qu'il y en a autant au Québec, mais qu'ils ne sont pas les mêmes.

Malgré ces différences, il ne faut pas oublier que les cultures française et québécoise sont relativement proches. Certains Québécois trouvent qu'il est difficile de rencontrer des Français, mais il ne faut pas surestimer les différences culturelles. Ce n'est pas nécessairement à cause d'elles qu'il est difficile de créer des liens d'amitié. Il est souvent difficile de s'établir dans une nouvelle ville où l'on ne connaît personne. Quelqu'un qui quitte Montréal pour s'installer à Sherbrooke peut certainement aussi avoir du mal à trouver des amis.

De plus, loin de tous les informateurs ont trouvé difficile de s'intégrer socialement avec des Français. Selon Brian, le fait qu'il est québécois peut même faciliter le contact :

Parce que l'accent québécois... les gens le remarquent et c'est un accent qui ouvre des portes en France. C'est plutôt bien vu.

Ceci, je l'ai découvert moi-même, lorsque j'ai fait les entretiens. Il est arrivé plusieurs fois que des serveurs dans des cafés ont commencé à parler avec l'informateur, parce qu'ils étaient curieux de savoir des choses sur le Québec.

En même temps, quelques informateurs remarquent que l'intérêt que certains Français expriment pour leur culture est basé sur une image trop idyllique. Marie-Christine explique :

Ce qui est drôle aussi, c'est que pour les Français, on fait part d'un rêve, c'est ma cabane au Canada, c'est le sirop d'érable. Les Français, quand ils sont ici [elle me montre un tableau sur le mur de son bureau, sur la toile, il y a un village ancien en plein hiver], ils voient ce tableau, pour eux, c'est ça le Québec.

Cette « vision carte postale » est plutôt avantageuse pour les Québécois, bien qu'elle soit plus ou moins fautive. Les informateurs considèrent que les Français ont une impression très positive des Québécois et de leur culture, ce qui rend le contact entre des personnes des deux peuples plus facile.

Toutefois, plusieurs d'entre eux trouvent que les Français sont parfois condescendants et qu'ils ne prennent pas les Québécois au sérieux. Suzanne :

Les Français... c'est comme un peu « ah, vous êtes des petits cousins, vous êtes sympas et toujours chaleureux ». J'ai trouvé qu'ils ne nous prennent pas vraiment au sérieux, même à l'université, c'était un peu colonialiste comme mentalité, que même eux pensaient que le Québec, c'est une espèce de reproduction de la France en Amérique, qu'il n'y a pas de culture très développée.

Ceux qui parlent de cette condescendance disent qu'ils n'ont pas l'impression que les Français sont conscients de cette sorte d'arrogance. Pourtant, il est évident que la communication peut être troublée, étant donné que les Québécois ont l'impression que les Français ont une telle attitude.

Pour conclure, il est difficile à dire si les Québécois entrent facilement en contact avec les Français ou non. Parmi les informateurs de mon échantillon, certains n'ont eu aucune difficulté,

tandis que d'autres ne connaissent pas beaucoup de Français, même s'ils sont en France depuis plusieurs années. Il semble que la majorité des amis des « amoureux » soient des Français. « Les aventuriers », par contre, ont typiquement moins de contact avec les natifs.

Comme je l'ai constaté, on remarque certaines différences culturelles qui compliquent le contact entre les Québécois et les Français : Les Québécois trouvent qu'il y a, en France, une forte séparation entre la vie privée et la vie professionnelle, ils pensent que les Français se laissent approcher très difficilement et qu'il faut du temps pour nouer une relation d'amitié avec eux. Ils trouvent enfin que les Français ont beaucoup plus de codes sociaux et qu'il est difficile de savoir ce qu'il faut faire dans telle ou telle situation.

D'un autre côté, les cultures française et québécoise ne sont pas très éloignées. Les Québécois ont l'impression que les Français les aiment bien, ce qui peut faciliter le contact entre les deux groupes.

Contact avec d'autres Québécois

On a déjà vu que « les amoureux » de mon échantillon ont majoritairement des amis français et que « les aventuriers » en ont moins.

La situation est différente lorsqu'il est question de contact avec d'autres Québécois. Parmi « les aventuriers », il y a une forte variation. Certains ne connaissent aucun autre Québécois à Paris, d'autres, au contraire, en connaissent quelques-uns et il y a Sébastien, qui ne connaît presque que des Québécois. « Les amoureux », par contre, ont tous relativement peu de contact avec d'autres Québécois.

Ceux que j'ai rencontrés ont différentes attitudes à l'égard du contact avec leurs compatriotes en France. Il est possible de dresser une échelle, où à l'une des extrémités on trouve ceux qui évitent de rencontrer leurs compatriotes, à l'autre ceux qui cherchent le plus possible de contacts et au milieu ceux qui déclarent qu'ils ne choisissent pas leurs amis par nationalité, ceux qui trouvent que le lieu d'origine des personnes qu'ils côtoient, n'a aucune importance.

Brian et Danielle ont tous deux fait le choix d'éviter de côtoyer d'autres Québécois. Danielle avait pris cette décision déjà avant d'arriver en France, puisqu'elle ne voulait pas recréer sa vie au Québec en France, elle voulait trouver des amis français pour s'intégrer plus facilement dans la société. Toutefois, elle a trouvé cela très difficile. Au début, elle ne se sentait pas à l'aise à Paris et elle avait envie de rentrer au Québec :

Ça m'a pris à peu près un an et demi pour dire que maintenant je vis en France, pour dire « bon, voilà, c'est bon, je vis ici ». Pendant un an et demi, j'ai continué à regarder les postes

à Montréal. Je faisais partie d'un réseau, et inconsciemment, j'étais prête à partir du jour au lendemain, quoi.

Pendant cette période difficile, elle a été tentée de rejoindre l'Association des Québécois en France pour pouvoir rencontrer des compatriotes. Toutefois, elle a résisté, parce qu'elle était fortement décidée de s'intégrer en vivant avec des Français.

Brian, par contre, n'avait pas décidé de ne pas côtoyer de Québécois lorsqu'il s'est installé à Paris. Il en a rencontré quelques-uns au début, mais il les a quittés parce qu'il trouvait qu'ils avaient un effet négatif pour son intégration :

J'ai fréquenté des Québécois au début, dans les premières semaines, mais j'ai cessé assez rapidement de les fréquenter, parce que je me suis rendu compte que ça m'évitait de me bien intégrer dans la société. Un des biens classiques des expatriés qui se regroupent ensemble, c'est de casser du sucre sur le dos des gens. Je ne croyais pas que ça favorisait mon intégration.

Suzanne, Thérèse et Maud n'ont jamais pris la décision de ne pas côtoyer de Québécois en France. Elles en connaissent toutes les trois quelques-uns, mais elles n'ont rien fait pour les chercher, elles les connaissent soit parce qu'elles les ont rencontrés par hasard, soit parce qu'elles les connaissent du Québec. Ces trois jeunes femmes ont des contacts avec des compatriotes, mais elles trouvent que c'est important de ne pas passer trop de temps avec eux. Thérèse dit par exemple :

Je vais parfois à la Maison du Canada [la Maison des étudiants canadiens à la Cité Internationale Universitaire de Paris], pour rencontrer des gens avec qui j'étudiais à Montréal qui sont ici en même temps que moi. Mais je n'y vais pas trop, je ne suis pas ici pour rencontrer des Canadiens, quoi [elle rit]. J'irai au Canada pour rencontrer des Canadiens.

Pour ces trois informatrices, il est important qu'elles aient autres choses en commun avec leurs amis que simplement être originaires du Québec. Selon Maud, il est important qu'ils aient la même philosophie qu'elle :

Je n'ai pas cherché à rencontrer des Québécois en France, pas du tout. Donc, je les ai rencontrés par hasard. Et c'est des amis parce qu'ils ont un peu la même philosophie que moi. [...] Tous mes amis sont des gens qui ont voyagé.

Aucune des trois femmes ne fréquentent « les pots du jeudi » de l'Association des Québécois en France. D'abord, parce qu'elles n'en voient pas l'intérêt, mais aussi parce qu'elles ont peur que les gens qui y sont ne font que critiquer la société française. Par exemple, Suzanne dit :

J'ai eu peur que me retrouver dans une soirée où tout le monde critique la France. [...] Parce que souvent, c'est comme ça, quand on est avec des Québécois, on critique la France.

Lorsque Maud explique pourquoi elle ne va pas aux « pots du jeudi », elle dit tout simplement :

Parce que je ne vois pas l'intérêt. Les Québécois, je ne suis pas contre eux, mais moi, je ne suis pas ici pour rencontrer des Québécois.

Ce que Maud dit est symptomatique de l'attitude que ces trois informatrices ont à l'égard du contact avec d'autres Québécois : Elles ne voient pas l'intérêt à chercher des amis québécois, puisqu'elles ne choisissent pas leurs amis par nationalité.

Guy, Frédéric et Marie-Christine, les trois informateurs qui ne vivent pas à Paris, se positionnent aussi assez indifféremment par rapport à la nationalité de leurs amis. Pourtant, ils se distinguent des trois femmes à Paris parce qu'ils n'ont pas peur de côtoyer trop de Québécois. C'est peut être parce qu'il y a beaucoup moins de Québécois dans la région où ils habitent, il n'y existe pas une communauté québécois comme à Paris. Ainsi, le contact avec des compatriotes ne représente pas vraiment un danger pour leur intégration en France.

Guy a quelques collègues québécois, mais il ne les voit jamais à en dehors du travail. En fait, il n'a pas d'amis du Québec en France. Cependant, il est allé célébrer la fête nationale de son pays avec l'Association France - Québec :

C'était plutôt ma femme qui voulait y aller pour écouter de la musique québécoise et célébrer la fête de Saint Jean [la fête nationale du Québec], c'était parce que l'on est un peu nostalgique, c'est tout.

Il explique qu'ils y sont allés par nostalgie. Toutefois, il n'a pas besoin de fréquenter des compatriotes plus souvent, et il ne cherche pas d'entrer en contact avec d'autres Québécois en France.

Marie-Christine reçoit souvent des clients québécois au bureau, mais elle n'a pas de relation personnelle avec eux, parce qu'elle a le sentiment qu'elle n'a rien de plus en commun avec eux juste parce qu'ils sont du Québec. Cependant, elle a une très bonne amie qui est québécoise :

C'est drôle, parce que c'est la femme d'un frère d'un collègue. On a développé une amitié parce que l'on avait des choses en commun. Je ne pense pas que c'est le fait d'être québécoise, je pense que si l'on n'avait pas eu d'affinité, on ne s'est pas revues. Mais là, il y a une vraie amitié, par hasard.

Frédéric, par contre, connaît beaucoup de Québécois :

J'ai beaucoup d'amis québécois. Je suis adhérent de l'association France – Québec, donc, j'ai rencontré pas mal de Québécois. Évidemment, je reste en contact avec eux, je les vois de temps en temps. Au départ, je n'avais que des amis français, mais maintenant, je connais beaucoup de Québécois aussi.

Il remarque que la nationalité des amis n'est pas quelque chose d'important pour lui, bien qu'il connaisse de nombreux Québécois :

Je passe mon temps avec des gens, n'importe d'où ils viennent. Qu'ils soient allemands ou russes, ça n'a aucune importance.

Sébastien, Fabienne et Joël-Denis sont les trois informateurs qui ont le plus de contact avec des compatriotes en France. Ils habitent tous à Paris, et je les ai rencontrés au « pot du jeudi » où ils

vont régulièrement tous les trois. Pour Fabienne et Joël-Denis, cet événement hebdomadaire a été un moyen utile pour faire des rencontres, puisqu'ils n'avaient pas beaucoup de contacts en France lorsqu'ils venaient d'arriver. Aujourd'hui, la plupart de leurs amis ne sont pas des Québécois, mais ils continuent d'y aller pour rencontrer des compatriotes.

Tandis que Fabienne et Joël-Denis ont de nombreux amis qui ne sont pas québécois, ce n'est pas le cas pour Sébastien. Il estime que plus de 80 pour cent de ses amis sont des compatriotes. Cette situation n'était pas prévue avant son départ pour Paris, parce qu'à l'origine, il ne voulait pas rencontrer des Québécois :

En arrivant, je me suis dit que « je sais qu'il y a beaucoup de Québécois ici, mais je ne veux pas les voir, je ne veux pas les rencontrer ». Je voulais vivre en France et apprendre comment était la vie en France. C'est pour ça que je ne voulais pas rencontrer des Québécois. J'ai essayé de faire ça pendant quatre ou cinq mois, mais ça a été difficile de se faire des amis. [...] Plus tard, j'ai commencé à fréquenter l'Association des Québécois en France pour avoir une vie sociale. Puis, depuis ce temps là, je suis toujours avec eux.

Étant donné que Sébastien s'est fait des amis québécois parce qu'il n'a pas réussi à rencontrer des Français, il est un peu étonnant qu'il ne souhaite pas entrer en contact avec plus de Français.

Lorsque je lui demande s'il aurait aimé connaître plus de Français, il répond :

Il y a deux ou trois ans, je pense que j'aurais dit oui, Maintenant, je pense que je connais assez. C'est un truc de mentalité. Les Québécois sont plus comme moi, et je m'entends souvent mieux avec eux qu'avec les Français. C'est plus facile de sortir prendre un verre avec des Québécois. Je m'entends bien avec les Français en général, mais je ne pourrais pas rester qu'avec des Français. Il faut que j'aie des Québécois autour de moi, ils ont la même culture, la même façon de penser.

Pour donner un exemple, il dit que les Québécois font la fête d'une façon différente. Il préfère sortir avec des compatriotes, parce que les Français sont tranquilles :

Un pot entre Québécois est très différent d'un pot entre Français. Nous, on est tous debout, on parle fort, on raconte des conneries, on gueule. Les Français sont plus tranquilles et s'assoient s'il y a des places. Nous, par contre, on préfère rester debout. Et nous, on a souvent tendance à boire un peu trop, les Français boivent plus tranquillement.

Ainsi, Sébastien se distingue des autres informateurs qui disent qu'ils ne veulent pas avoir trop de contact avec d'autres Québécois. Il est intéressant que son opinion ait évolué de façon aussi radicale : Au début, il ne voulait pas voir ses compatriotes, alors que maintenant, il est heureux d'avoir plus de 80 pour cent d'amis québécois. Il explique qu'il a besoin d'eux, qu'il ne se sent pas bien à l'aise sans des Québécois autour de lui. En outre, il trouve qu'il connaît assez de Français, même s'ils ne représentent que moins de 20 pour cent de ses amis. Au cours des dernières années, il a réalisé que les cultures française et québécoise sont plus différentes qu'il ne l'aurait cru.

André, le seul informateur que j'ai choisi de catégoriser comme « professionnel », n'a pas eu beaucoup de contact avec des Québécois expatriés depuis qu'il s'est installé en France il y a 14 ans.

Il raconte qu'il n'a jamais eu envie de rencontrer des compatriotes à Paris. Il se sent toujours comme un étranger, mais il semble quand même qu'il se soit tellement adapté à la culture française qu'il ne se sent pas québécois non plus :

Je considère que je suis un étranger, mais je suis intégré. Je ne me considère pas comme un Français, mais je ne me considère pas comme un Québécois non plus.

Par conséquent, il se considère comme différent de ceux qui fréquentent l'Association des Québécois en France, parce qu'ils sont moins intégrés :

Si j'étais québécois, je parlerais québécois et j'agisrais comme un Québécois. Encore, je rencontre les jeunes à l'association, eux, ils sont des Québécois, ils boivent de la bière et ils racontent les blagues que l'on raconte au Québec.

Cette dernière année, André a repris le contact avec la communauté québécoise à Paris. Il y a deux raisons pour lesquelles il veut maintenant rencontrer d'autres Québécois. Premièrement, il cherche des partenaires pour un projet commercial au Canada :

J'ai un ami français qui veut que je trouve une façon d'aller à Montréal pour ouvrir un business là bas, que l'on travaille ensemble. Je n'ai pas vraiment envie, mais ça peut aider à vouloir établir des contacts pour lui, pour moi.

Deuxièmement, il a eu un coup de cafard parce qu'il est en train de divorcer. De ce fait, il est devenu plus conscient des différences culturelles, et il les trouve de plus en plus difficiles. Ainsi, il a eu envie de rencontrer des Québécois :

Je vais bientôt divorcer, et je savais en me mariant qu'il y a des différences culturelles, et ces différences culturelles sont, avec les années, très difficiles. Et donc, c'est vrai qu'aujourd'hui, j'ai plus envie de rencontrer des Québécois maintenant.

La première des deux raisons montre qu'il est motivé plutôt professionnellement pour rencontrer des compatriotes, tandis que la deuxième raison traduit une motivation absolument personnelle. Il est possible que les deux motifs soient autant réels tous les deux, malgré leurs différences. Son motif professionnel ne représente pas de valeur en soi, il veut rencontrer des compatriotes pour pouvoir accomplir un autre objectif. Sa motivation personnelle, par contre, paraît moins complexe, il veut rencontrer d'autres Québécois parce qu'il trouve que c'est difficile de vivre dans une culture qu'il considère comme trop étrangère.

Pour résumer cette partie, on constate l'existence de grandes variations par rapport au contact avec d'autres Québécois. Certains ne côtoient jamais de compatriotes, tandis que d'autres le font souvent. Certains essaient volontairement d'éviter ce contact alors que d'autres avouent avoir un besoin de rencontrer régulièrement d'autres expatriés de la Belle province. Ceux qui se sont installés en France afin de vivre avec leur partenaire français, « les amoureux », ont tendance à avoir moins de contact avec d'autres Québécois, au contraire des « aventuriers ».

Ceux qui ne veulent pas rencontrer d'autres Québécois avancent les arguments suivants : En premier lieu, ils veulent s'intégrer avec des Français et vivre comme eux, le contact avec leurs compatriotes ne favoriserait pas cette intégration. En deuxième lieu, ils ne veulent pas faire partie d'une communauté où tout le monde critique la société française. En troisième lieu, ils ne trouvent pas qu'ils ont beaucoup de points en commun avec eux.

Ceux qui déclarent qu'ils souhaitent rencontrer d'autres Québécois en France disent qu'ils ont besoin d'avoir des gens autour d'eux qui partagent la même culture.

Finalement, il y a ceux qui ne choisissent pas leurs amis par nationalité. Ils peuvent avoir des amis québécois, mais ils les ont rencontrés plutôt par hasard, et ils ne gardent pas le contact s'ils n'ont rien d'autre en commun à part le fait d'appartenir à la même culture.

Contact avec des étrangers (ni français, ni québécois)

Trois informatrices, Thérèse, Fabienne et Suzanne, connaissent beaucoup de Latino-américains et d'Européens non francophones. En fait, la grande majorité des amis de Thérèse et Fabienne sont de cette catégorie et Suzanne estime qu'elle côtoie autant d'étrangers que de Français.

Ce sont seulement les « aventuriers » qui fréquentent un nombre considérable d'étrangers en France. Comme j'ai déjà indiqué, les informateurs de cette catégorie sont partis du Québec parce qu'ils voulaient découvrir une nouvelle culture et vivre une expérience aventureuse à l'étranger. Plusieurs d'entre eux, entre autres Thérèse, Fabienne et Suzanne, n'avaient à l'origine pas de préférence pour la France. Au contraire, ils pensaient que les cultures française et québécoise étaient trop proches, et ils auraient préféré partir pour un pays plus « exotique ».

Ainsi, il est compréhensible que certains « aventuriers » côtoient de nombreux étrangers. Thérèse, Fabienne et Suzanne indiquent qu'elles apprécient la diversité ethnique de la ville de Paris. Thérèse explique par exemple :

J'aime bien cette ouverture très internationale qu'offre une ville comme Paris, quoi. Je trouve ça très intéressant, puis j'aime bien rencontrer des gens de partout.

Pourtant, il est aussi possible que certains informateurs refusent d'avouer qu'ils auraient aimé connaître plus de Français, parce qu'ils veulent montrer qu'ils mènent des vies réussies. Certains trouvent peut-être qu'il est gênant de dire qu'il est difficile de se faire des amis français.

En tous cas, il est fortement probable qu'il est plus facile pour « les aventuriers » de nouer des amitiés avec des autres étrangers que de faire connaissance avec des Français. Les Québécois et les autres étrangers qui s'installent en France, doivent tous se créer des réseaux sociaux, tandis que les Français ont normalement déjà établi les leurs. De ce fait, on peut conclure qu'il doit être plus

facile pour « les aventuriers » d'approcher d'autres expatriés, puisqu'ils ont l'intérêt commun de faire de nouvelles connaissances.

Certains « amoureux » connaissent aussi des étrangers en France. Pourtant, pour eux, leurs amis qui ne sont ni français ni québécois sont très minoritaires. Comme on l'a vu, les informateurs de cette catégorie entrent plus facilement en contact avec des Français, puisqu'ils se font des amis par l'entremise de leur partenaire. De plus, ils s'installent en France plus définitivement que « les aventuriers ». Par conséquent, ils veulent mener des vies « normales » en s'intégrant avec des Français. Ces faits expliquent aussi pourquoi « les amoureux » côtoient relativement peu d'étrangers en France.

L'intégration professionnelle

En général, il semble qu'il est plus difficile pour les Québécois en France de s'intégrer professionnellement que socialement. Ce sont surtout « les amoureux » qui ont des difficultés lorsqu'ils veulent entrer sur le marché du travail français. Ceux qui viennent s'établir dans l'ancienne métropole découvrent plusieurs problèmes au cours de leur intégration professionnelle : Ils trouvent d'abord que c'est difficile de trouver un emploi. Ensuite, lorsqu'ils sont arrivés à signer un contrat avec un employeur, ils se rendent compte qu'il existe de considérables différences culturelles entre les entreprises françaises et québécoises.

Certains « aventuriers » (Sébastien et Fabienne) ont eu plus de facilité à s'intégrer au marché de l'emploi. Leur plus grand avantage est qu'ils avaient un travail déjà avant de venir. Il a aussi été facile pour Joël-Denis, qui est informaticien, de trouver un emploi à Paris :

C'était plus facile trouver un travail au Canada. Mais je n'ai pas vraiment fait un effort pour trouver un travail ici non plus. Parce que c'était à l'époque des bulles Internet et donc, c'était un peu plus facile au Canada, mais c'était facile partout.

Les autres n'ont pas eu autant de chance. Tous « les amoureux » ont trouvé que c'était difficile d'entrer sur le marché du travail français. Certains « aventuriers » ont aussi connu des expériences difficiles : Maud et Brian sont arrivés en France avec des contrats de travail, mais ils n'avaient signé que des CDD (contrat à durée déterminée), et ils se sont retrouvés au chômage tous les deux lorsque ces contrats n'ont pas été renouvelés.

Selon mes informateurs, il est donc difficile de décrocher un emploi en France. En outre, certains ont l'impression qu'il est encore plus pénible d'être au chômage en France qu'au Québec. Danielle explique qu'elle se sentait stigmatisée lorsqu'elle était chômeuse. Elle a trouvé que le chômage était un tabou en France :

Ce que j'ai trouvé le plus difficile, c'était quand j'ai cherché du travail. Ici, le chômage, c'est quelque chose de tabou, donc, on ne peut pas dire que l'on ne travaille pas, on ne peut pas dire que l'on cherche un emploi, c'est stigmatisé socialement. Donc, c'était comme si j'avais un mur devant de moi et personne n'avait envie que je parle du fait que je cherchais du travail, que ce n'était pas facile et tout ça, donc, j'étais très isolée, même si j'avais plein de gens autour de moi. Alors que je suis certaine que si j'avais été avec des Québécois, ça aurait été plus facile de parler de ça, de parler de mes difficultés, voilà.

La barrière principale sur le marché du travail est le fait que les employeurs français préfèrent embaucher ceux qui ont une formation française. Les Québécois ont l'impression que les parcours à suivre pour avoir un travail en France sont très stricts. Brian, par exemple, explique qu'il est souvent nécessaire d'avoir un diplôme d'une école spécifique pour être accepté pour certains postes :

Quand je me suis intégré sur le marché français de travail, j'ai pris conscience du fait que si tu ne sors pas de telle école, machin, université... les Français catégorisent beaucoup sur les écoles. C'est assez différent de ce qui se passe en Amérique du Nord, ce n'était pas évident au départ d'accepter que les choses se passent comme ça et de dire qu'il y a certains boulots qui pourraient m'intéresser auxquels je ne pourrais jamais postuler, parce que je ne sors pas d'école, machin, truc, voilà. Indépendamment de la qualité professionnelle, hein. [...] Oui, c'est vrai, certains boulots sont réservés.

Brian et les autres informateurs trouvent que leurs compétences ne sont pas valorisées par les employeurs. Maud est encore au chômage et elle ne sait pas si elle va arriver à trouver un poste en France. Par conséquent, elle a aussi commencé à chercher des postes dans d'autres pays européens. Elle explique pourquoi elle n'arrive pas à trouver du travail :

Je trouve ça très, très dur, parce qu'en fait, je n'ai pas suivi le trajet traditionnel de quelqu'un qui fait le même métier que moi en France. Quelqu'un qui... Je n'ai pas la même formation, je n'ai pas les mêmes intérêts, je n'ai pas fait les mêmes choses, et du coup, les gens n'arrivent pas à me mettre dans une case, je trouve ça très dur. [...] Je vais passer un entretien en Angleterre lundi, moi, je ne sais pas si je veux travailler à Londres, mais d'un autre côté, je me dis, en France, j'ai beaucoup de difficultés à me trouver un emploi, je fais toujours des petites missions, c'est très dur.

Il semble que cette préférence pour les formations françaises est le plus grand problème pour les Québécois qui cherchent un emploi. Pourtant, Danielle raconte qu'il existe d'autres problèmes. Elle dit qu'elle a l'impression que les étrangers, d'où qu'ils viennent, sont malvenus en France. Les Québécois, par contre, ont de la chance, parce que les Français ont tendance à les aimer, à les trouver sympathiques. D'un autre côté, cette attitude que l'ont les Hexagonaux peut aussi être désavantageuse, Danielle dit que les Français ne les prennent pas au sérieux :

Il y a des freins en tant qu'étranger, mais en tant que Québécois, on a quand même un capital de sympathie très important, mais qui nous nuit, parce que comme je vous dis, professionnellement, on ne nous prend pas au sérieux, c'est très énervant.

Danielle a aussi découvert que le fait d'avoir un accent québécois peut être un facteur désavantageux lorsque l'on cherche un emploi. Son ancien patron l'a dit ouvertement qu'ils avaient peur de son accent lorsqu'ils l'ont embauché :

Après quelques mois, ils m'ont dit, parce que bon, ils m'aimaient bien et tout « Danielle, quand on t'a embauchée, on avait peur de l'accent. On pensait que les gens ne pouvaient pas te comprendre ». Ils me l'ont dit ! Bon, ils ont hésité quand même, mais ça aurait pu être une raison pour laquelle je n'aurais pas été embauchée [...] Autant que ça peut être perçu joli, mignon et agréable, autant que professionnellement, ça nous pose un certain préjudice.

Il y a donc plusieurs barrières à l'intégration professionnelle. Toutefois, le taux de chômage est relativement élevé en France et c'est souvent difficile même pour les Français d'être embauchés.

Selon les sites Internet de l'OCDE⁵⁵ et de l'Insee⁵⁶, le taux de chômage était en septembre 2005 de 10 pour cent de la population active et de 23 pour cent pour les jeunes âgés de moins de 25 ans. En conséquence, il y a une grosse concurrence sur le marché du travail et les employeurs ont normalement le choix entre plusieurs candidats lorsqu'ils recrutent. Il est probable qu'ils aient une certaine préférence pour les Français, parce qu'ils ont plus de facilité à évaluer leur formation et leur expérience professionnelle. Ainsi, il est plausible que les Québécois ont encore plus de difficultés que les Français sur le marché du travail.

Ce n'est pas seulement le fait de trouver un travail qui peut poser des problèmes, plusieurs informateurs remarquent que les manières de travailler sont différentes dans les deux sociétés francophones, et qu'il est souvent difficile de s'y adapter.

Sébastien pense que les employeurs français évaluent les employés différemment :

La façon de travailler, ici, il y a vraiment une autre façon. C'est moins orienté performance, performance, performance. Surtout aux États-Unis, c'est toujours performance, ici, c'est moins comme ça. Tu n'es pas évalué toujours sur ta performance. Dans les entretiens de travail, ils vont te demander dans quelle école tu es allé. Chez nous, c'est plutôt l'expérience de travail, ce que l'on a fait après l'école qui compte. Mais ça n'a pas vraiment changé ma manière de travailler. Je travaille un peu de la même façon qu'avant.

Lorsque Sébastien parle des différences culturelles entre la France et le Québec, il fait croire qu'il préfère les façons de faire les choses en Amérique du Nord. Pourtant, il n'a pas une attitude très négative à l'égard des différences, il a plutôt tendance à accepter qu'il y a des différences qu'il trouve étranges. Au lieu de critiquer la société, il dit par exemple que « J'ai appris à être patient, parce que les choses ici prennent plus de temps ».

Frédéric et Maud, par contre, n'ont pas peur de critiquer ce qu'ils n'aiment pas dans les entreprises en France. Ainsi Frédéric se plaint que les employés dans les entreprises de la région où il habite manquent d'entrain au travail. Pour donner un exemple, il dit :

⁵⁵ OCDE (L'Organisation de coopération et de développement économiques) : www.oecd.org

⁵⁶ Insee (L'Institut national de la statistique et des études économiques) : www.insee.fr

Cette région, elle est vraiment spéciale. Il y avait un centimètre de neige, il y a quelques semaines, et sur 300 personnes, on n'était qu'une douzaine à venir travailler. Ma femme aussi, elle ne voulait pas travailler parce qu'il neigeait.

Comme on l'a déjà vu, Maud a beaucoup de difficultés à trouver un emploi en France. Toutefois, elle effectue des petites missions dans des entreprises françaises, et elle trouve qu'il est très difficile d'accepter la culture des entreprises. Entre autres, elle critique la façon hiérarchique d'administrer les entreprises et la discrimination sexiste :

C'est le style de management, c'est très hiérarchique, il n'y a pas de place pour l'initiative, ils ne valorisent pas l'initiative des gens, on ne valorise pas le développement professionnel. J'ai fait une mission pendant deux mois dans une entreprise très, très, très française, française, on appelle ça franchouillarde, oh la la, alors, les filles, la discrimination homme – femme est énorme. [...] La prise de décision aussi, en France, prendre une décision, oh, tu vas faire des réunions qui durent deux heures et tu ressors et tu te demandes « qu'est-ce que l'on a fait ? ». Dans un environnement anglo-saxon, on est ici pour parler de ça, ça, ça. Quand on est avec des Français, dans une réunion, tu peux passer deux heures et tu n'auras rien.

Il paraît clair que Maud a vécu des problèmes considérables au travail et elle est celle des informateurs qui se plaignent le plus de sa situation au marché du travail. Il y a aussi d'autres informateurs qui ont eu du mal à bien fonctionner dans un milieu professionnel français, mais qui ont accepté les différences plus facilement, comme Sébastien.

Pour résumer, il existe des barrières difficiles à franchir lorsque les Québécois veulent s'intégrer sur le marché français du travail. Il semble que le plus difficile, c'est en premier lieu de trouver un emploi. Eux-mêmes pensent que l'obstacle principal, c'est que les employeurs préfèrent les candidats ayant une formation française. On a déjà vu que, habituellement, « les amoureux » ont eu moins de difficultés à s'intégrer socialement avec les Français que « les aventuriers ». Pourtant, c'est l'inverse lorsqu'il est question d'intégration professionnelle : il semble que « les aventuriers » ont plus de facilité à s'intégrer professionnellement que « les amoureux ». Il est probable que la différence entre ces deux catégories par rapport à l'intégration professionnelle soit due au fait que « les aventuriers » avaient trouvé un stage ou un travail déjà avant de quitter le Québec.

Adaptation

Lorsque l'on s'installe dans un nouveau pays, on est toujours obligé de modifier certaines habitudes. J'ai demandé aux informateurs de m'expliquer comment ils se sont adaptés à la société française. Pour certains, il a été difficile de répondre, et j'ai dû poser des questions plus concrètes : je leur ai demandé s'ils s'étaient adaptés par rapport à la langue, aux repas et à l'habillement.

Modifications linguistiques

Tous les informateurs ont modifié leur façon de parler. Il paraît que l'accent s'affaiblit au fur et à mesure que le temps passe, ceux qui demeurent en France depuis longtemps ont tendance à avoir un accent québécois moins prononcé que ceux qui viennent de s'installer. La plupart ont gardé leur accent, mais ils ont changé le vocabulaire. Ils ne se servent pas d'expressions québécoises et ils font attention à la prononciation de certains mots. Ils le font tout simplement pour être mieux compris : pour éviter les répétitions et les malentendus. Sébastien explique pourquoi il a choisi de modifier sa manière de parler :

Au début, je me suis dit, bon, ils vont me comprendre, et j'ai parlé comme au Québec, mais ils ne m'ont pas toujours compris. Donc, après un certain temps, j'ai changé un peu ma façon de parler pour éviter de devoir répéter tout le temps. J'ai gardé mon accent, mais je fais attention quand je parle avec des Français.

Avec le temps, certains font encore plus de changements. Brian et Joël-Denis emploient des mots et des expressions qui ne sont pas utilisés au Québec. Au cours de l'entretien, Brian s'est servi de certains mots qui ne sont employés que très rarement au Québec, comme « vachement » et « gamin ».

Suzanne, André et Marie-Christine ont même réduit leur accent. Suzanne n'essaie pas d'imiter l'accent des Français, mais son accent québécois n'est pas très prononcé. Elle essaie de parler de manière plus neutre pour éviter que tout le monde remarque qu'elle est québécoise :

Au début, j'avais marre quand je parlais avec des Français ou quand je faisais des exposés oraux à la fac, il y a toujours des gens qui comprennent mal ou qui sont fascinés par mon accent. J'ai eu marre de toujours me faire dire que « ah, mais tu es québécoise », tu vois, je suis allée à la boulangerie, et ils disent « ah, vous êtes québécoise ». J'en ai marre d'être traitée comme une touriste. J'ai essayé de diminuer mon accent, je n'essaie pas d'imiter l'accent des Français, mais un peu plus international.

Marie-Christine a aussi changé sa manière de parler, elle dit que les changements se sont fait naturellement. Aujourd'hui, après 14 ans en France, il ne reste qu'un léger accent québécois.

Pourtant, elle reprend facilement son accent chaque fois qu'elle va au Québec :

Quand je retourne au Québec, je prends une bonne bière, et je reprends mon accent en cinq minutes.

André est le seul informateur qui a choisi de changer son accent complètement. Il a compris que ce n'était pas difficile, et il l'a fait pour les mêmes raisons que les autres :

Je n'étais pas vraiment obligé de changer mon accent, mais au début, ils m'ont toujours demandé de répéter et j'avais marre de répéter. J'ai compris que c'était très facile de changer l'accent. Parce qu'entre l'accent français et l'accent québécois, la différence est sur l'accent tonique. Les Québécois parlent français avec un tonique anglais, au début du mot plutôt qu'à la fin du mot. C'est tout. Ne changer que ça, et le restant, c'était facile.

D'autres, au contraire, pensent qu'il est important de conserver un accent québécois. Thérèse explique :

Je ne veux pas prendre d'accent français. J'aurais eu l'impression d'être déguisée, être un clown, quoi, si je me mettais à parler comme les Français. Mais je fais toujours attention pour ne pas parler trop vite, pour prononcer correctement, bien. Puis, pour ne pas utiliser trop d'expressions québécoises.

Modifications vestimentaires

Il semble que les Québécois en France modifient leurs habitudes vestimentaires, qu'ils s'habillent plus ou moins de la même façon que les Français. C'est-à-dire qu'ils mettent des vêtements plus sobres et plus classiques lorsqu'ils sont en France. Ils ont ainsi l'impression que les modes ne sont pas les mêmes chez eux et que les Québécois ont de façon générale un style plus moderne et décontracté.

Les femmes modifient leur façon de s'habiller davantage que les hommes, elles disent, toutes, qu'elles font plus d'attention à leur apparence physique qu'elles ne le faisaient au Québec.

Danielle, par exemple, raconte pourquoi elle a fait des changements :

Au niveau de l'apparence physique, je sais très bien qu'en France, il faut mieux être jeune, mince et beau, hein, au Québec ça n'a aucune importance, beaucoup moins d'importance. Donc, oui, on fait plus attention, ben oui [elle rit]. On va s'habiller au travail, différemment, en France, tu n'y es pas allé en jeans, quoi. Donc j'ai fait des efforts à ce niveau là, pour avoir l'air d'être Française, mais bon, je reste toujours ce que je suis.

Elle explique que c'est « pour avoir l'air d'être Française » qu'elle s'habille différemment.

Inconsciemment, c'est peut-être pourquoi les autres aussi ont fait des modifications. Pourtant, plusieurs informateurs reconnaissent qu'ils ont changé leur manière de s'habiller sans se demander pourquoi.

Certaines causes sont logiques. Ils ne trouvent pas les mêmes vêtements en France qu'au Québec puisque les magasins ne sont pas les mêmes. Il y a certainement des différences de mode aussi. Ainsi, il est normal qu'ils fassent des modifications et qu'ils commencent à s'habiller comme des Français, puisqu'ils sont obligés d'acheter les mêmes vêtements qu'eux.

En outre, certains Québécois se sentent obligés de faire quelques changements. Par exemple, comme a dit Danielle, on ne peut pas s'habiller n'importe comment au travail, il faut s'habiller comme les autres. Thérèse raconte aussi qu'elle s'habille mieux depuis qu'elle est en France, entre autres, parce qu'elle a l'impression que c'est important pour les Français autour d'elle. Pour donner un exemple, elle raconte une petite scène qu'elle a vécue dans le bus :

Par exemple dans le bus, une dame m'a arrêtée, qui m'a parlé, parce que mon manteau était un peu décousu. Mais ce n'est qu'à Paris que l'on peut faire des trucs pareils ! N'importe où,

on s'en fout, mais ici, c'est vraiment... Disons, il y a cette espèce de, une énorme importance accordée à l'apparence. Tout le monde est hyper bien habillé, hyper chic, partout. Donc, je m'habille toujours bien, quoi.

Selon Frédéric, les changements vestimentaires ne sont pas nécessairement une question de modes, il dit que le climat où il habite en France permet de porter des vêtements différents :

Ici, c'est plus classique. Mais c'est normal aussi, que le climat fait que l'on peut porter la veste, on dit le veston au Québec, voilà le veston, on peut le porter, parce qu'ici, il fait toujours autour de douze, quinze, vingt-deux degrés, dès qu'il fait plus chaud, on l'enlève, mais c'est quelque chose que l'on peut porter régulièrement. Au Québec, c'est soit le manteau, soit on est en chemise, donc, la veste, le veston, on le porte moins souvent, quoi.

Sébastien a aussi changé sa façon de s'habiller. Pourtant, il n'a pas tout changé, il ne veut pas s'habiller complètement comme les Français, il préfère garder un peu du style qu'il avait avant d'arriver à Paris :

Ici, tout le monde s'habille plus ou moins à la même manière. Tout le monde porte des manteaux d'hiver noirs et des parapluies noirs. Moi aussi, j'ai commencé à m'habiller plus sobre, moins de couleurs. Mais je garde toujours un peu de ma façon de m'habiller, un peu plus jeune. Les Français s'étonnent souvent de comment je m'habille au travail, parce que je ne porte pas de chemise et de cravate que quand je suis obligé. Donc, j'ai changé un peu mon style vestimentaire, mais j'ai beaucoup gardé aussi.

Il dit que « tout le monde » s'habille de la même façon, pourtant, il ne veut pas être comme tous les Français, il est différent, et il n'a pas honte d'être Québécois. Ainsi, il se distingue fortement de Danielle, qui, depuis qu'elle est en France, a choisi de faire plus attention à son apparence « pour avoir l'air d'être Française ». Il est maintenant intéressant de se rappeler comment Sébastien et Danielle se sont intégrés socialement à Paris. Sébastien est content d'avoir majoritairement des amis québécois, parce qu'ils ont la même culture et la même façon de penser. Danielle, par contre, fréquente exclusivement des Français, et elle ne veut absolument pas côtoyer des compatriotes.

Ces différences entre Danielle et Sébastien montrent qu'il y a un lien entre ce qu'ils font pour s'intégrer dans la société et leurs façons de s'habiller.

Modifications alimentaires.

Les informateurs ont changé plusieurs habitudes alimentaires depuis qu'ils sont arrivés en France. Ils ont changé les heures des repas et ils ne mangent pas les mêmes plats qu'ils mangeaient au Québec.

En France, on passe normalement plus de temps autour de la table qu'au Québec. De plus, les heures des repas ne sont pas les mêmes, les Français ont tendance à déjeuner et dîner plus tard que les Québécois.

Tous les informateurs disent qu'ils mangent aux heures françaises depuis qu'ils sont en France. Certains disent qu'ils sont plus ou moins obligés de le faire, simplement en raison des horaires de travail. Toutefois, personne ne m'a indiqué que c'est quelque chose de négatif de changer les heures de repas. Au contraire, il semble que les informateurs apprécient ces différences. Fabienne, par exemple, pense que c'est « sympathique » de manger plus tard :

Les heures, on ne mange pas aux mêmes heures ici, je mange aux heures françaises, parce que ça va avec mon travail, avec le rythme de vie ici. Je trouve que c'est sympathique de déjeuner plus tard, en fait, tout plus tard que nous.

Stéphane remarque aussi que le déjeuner est le repas le plus important pour les Français, c'est-à-dire qu'ils mangent plus à midi que le soir. Il explique :

Chez nous, on mange assez le matin, pas beaucoup à midi et beaucoup le soir. Ici, c'est l'inverse. Les Français, d'habitude, c'est juste un petit peu le matin, beaucoup le midi, ils mangent, mangent, mangent. Et le soir, c'est juste un peu. Donc, j'ai changé un peu, je mange un peu plus à midi et moins le soir.

La cuisine française est renommée dans le monde entier et j'ai eu l'impression que tous les informateurs l'apprécient beaucoup. Ils sont heureux d'être dans un pays où ils considèrent que l'on mange de façon plus variée et plus équilibrée. Ils font observer que la qualité des produits alimentaires est bien meilleure qu'au Québec. Guy :

On mange beaucoup mieux ici. La qualité de la nourriture est supérieure, les légumes, les fruits, les boissons. Les cantines au travail sont mieux que les restaurants au Québec. Il ya a plus de variété et c'est plus équilibré et les ingrédients sont d'une meilleure qualité.

Tous les Québécois qui s'installent en France sont obligés de faire quelques modifications alimentaires. Ils ne peuvent pas cuisiner exactement comme au Québec, puisqu'ils ne trouvent pas les mêmes produits dans les supermarchés. Toutefois, les changements ne sont pas immenses lorsqu'ils font à manger, bien qu'ils apprécient beaucoup la cuisine française.

Pourtant, ils préfèrent manger à la française lorsqu'ils ne cuisinent pas eux-mêmes, par exemple quand ils vont au restaurant. Ceux qui sont mariés avec des Françaises (Guy, André, Brian et Frédéric) disent qu'ils ne cuisinent pas beaucoup eux-mêmes, normalement c'est leur femme qui prépare les repas. Par conséquent, ils mangent majoritairement des plats français. Frédéric explique pourquoi :

Je pense que c'est une question de la vie en couple. Moi, je suis très mauvais cuisinier, je ne sais pas du tout cuisiner. Ma femme, elle cuisine très bien, donc on mange à la française, parce que c'est ma femme qui fait à manger, mais elle fait parfois des choses québécoises aussi, elle fait des tourtes québécoises par exemple, avec une croûte par-dessus et du sirop d'érable à l'intérieur.

Certains informateurs m'ont aussi dit qu'ils ont changé leur manière de faire les courses. Depuis qu'ils sont en France, ils préfèrent acheter leur pain chez le boulanger du coin et leur viande chez le

boucher, tandis qu'ils avaient l'habitude de faire toutes les courses aux supermarchés lorsqu'ils étaient au Québec.

Dans l'ensemble, on s'aperçoit que tous les informateurs suivent le même parcours pour s'adapter à la culture de l'ancienne métropole tant au plan linguistique que vestimentaire et celui de la nourriture.

Les cultures française et québécoise : Sont-elles proches ou éloignées ?

Quel regard portent-ils sur les cultures française et québécoise ?

Dans le chapitre précédent, nous avons vu de quelle manière les Québécois s'intègrent socialement et professionnellement en France et comment ils font pour s'adapter à la langue, à la nourriture et à l'habillement. Le fait que les Québécois qui se rendent vers l'ancienne métropole doivent s'adapter dans ces trois domaines prouve qu'il y a des différences culturelles entre l'ancienne métropole et son ancien territoire.

Dans le chapitre « Culture, identité et identité culturelle », j'ai présenté les trois perspectives de Demorgon pour comprendre les cultures, les perspectives particularisante, singularisante et généralisante⁵⁷. Dans ce qui suit, je me servirai de la perspective particularisante. C'est-à-dire que je présenterai comment les informateurs ont expliqué les distances culturelles en comparant l'absence et la présence de certains traits culturels dans certaines cultures.

Toute culture est nécessairement unique. Par conséquent, il n'est pas très étonnant que les deux sociétés soient différentes. Pourtant, il est difficile de dire si elles sont proches ou éloignées l'une de l'autre. Il est encore plus difficile, voire impossible, de se prononcer objectivement là-dessus.

Je ne vais pas chercher une vérité incontournable sur la distance culturelle entre les deux espaces francophones. Au contraire, afin de répondre directement à la question titre de ce chapitre, je présenterai les opinions des douze informateurs, c'est-à-dire que je montrerai s'ils ont, eux-mêmes, l'impression que les deux cultures sont proches ou éloignées. L'essentiel, en effet, n'est-ce pas la façon dont est vécue la différence, que cette vision soit vraie ou fausse. La question d'une distance culturelle est très relative. Lorsque l'on s'exprime sur l'écart entre deux cultures, il est facile d'y trouver des différences et des ressemblances. Pour aider les informateurs à se prononcer sur l'éloignement culturel entre la France et le Québec, j'ai choisi de les laisser comparer la distance entre la culture québécoise et les cultures de la France, des États-Unis et du Canada anglais.

Avant de comparer les deux cultures, je dévoilerai d'abord comment les informateurs définissent le terme « québécois ». Qui sont les Québécois et quels sont leurs traits culturels distinctifs ?

⁵⁷ Voir p. 25-26

Ensuite, je montrerai s'ils considèrent que leur culture est proche ou éloignée de celle de la France, en comparaison avec la distance culturelle entre le Québec, les États-Unis et le Canada anglais.

Enfin, je présenterai comment les informateurs voient la culture française. Quels sont, selon eux, les éléments culturels partagés par la France et le Québec, et quelles sont les différences les plus importantes ? Est-ce que les Français et les Québécois sont plus ou moins différents qu'ils ne le croyaient avant leur arrivée en France ?

Les traits distinctifs de la culture québécoise

Lorsque les informateurs définissent le « Québécois », ils disent tous que c'est d'abord un francophone. Bien qu'ils mentionnent d'autres traits culturels, il apparaît que l'usage de la langue française est le plus important élément de l'identité culturelle québécoise.

Comme j'ai déjà expliqué, il existe une minorité considérable au Québec qui n'est pas francophone. Environ 8 pour cent de la population est anglophone et environ 10 pour cent a comme langue maternelle une langue non officielle⁵⁸. Certains informateurs répondent que tous ceux qui habitent au Québec sont québécois, tandis que d'autres avouent que les anglophones sont des Québécois, mais ils ne le sont pas de la même façon que les francophones. Suzanne :

Ouf... [Hésitation] Ouais, ouais, oui, il est québécois, mais c'est vrai que... Un anglo, il est québécois, c'est certain, mais ce n'est pas exactement la même culture non plus, je pense. Parce que, même à Montréal, les anglophones, ce n'est pas les mêmes, je ne sais pas... ce n'est pas les mêmes journaux, ce n'est pas la même musique. Il y a les festivals anglophones et il y a les trucs francophones, il y a quand même... Mais j'adore les trucs anglophones aussi, mais ce n'est pas exactement les mêmes références culturelles, je pense. Même si, oui, j'ai dit que j'ai habité dans un quartier anglophone, j'avais l'impression d'être au Québec, c'est certain, mais...

Elle reconnaît que les anglophones sont des Québécois, mais, comme elle dit, ils n'ont pas les mêmes références culturelles. Ainsi, elle considère que tous ceux qui habitent au Québec sont des Québécois, mais elle trouve en même temps qu'ils sont culturellement différents. Plusieurs informateurs ont des attitudes similaires. Thérèse fait aussi le choix de définir tous ceux qui habitent au Québec comme des Québécois :

Je crois que l'on est québécois quand on habite au Québec, et non, je ne sais pas, de descendance canadienne française. Je pense qu'il faut le définir comme ça pour être une société ouverte, plurielle.

⁵⁸ Institut de la statistique du Québec, *Le Québec chiffres en main, édition 2005*, Québec, 2005.

Ainsi, elle reconnaît qu'il existe une différence culturelle entre ceux qui sont francophones et ceux qui ne le sont pas. Toutefois, elle considère qu'il est nécessaire de les définir tous comme des Québécois, afin d'éviter que la société soit fermée et discriminante.

D'autres informateurs ne considèrent pas les anglophones comme des Québécois. Guy :

Non, les anglophones ne sont pas québécois, ils sont canadiens, ils sont plus canadiens pour moi. De toute façon, ils n'aiment pas dire qu'ils sont québécois. Ils disent qu'ils sont canadiens.

Ces citations montrent comment l'identité culturelle des Québécois est fortement liée à leur usage de la langue française. En fait, lorsqu'ils parlent du peuple et de la culture québécois, il me semble qu'ils ne font référence qu'au peuple et à la culture francophones du Québec.

Bien que tous les informateurs aient d'abord mentionné la langue française, certains ont aussi souligné que la société québécoise est un mélange de plusieurs cultures. Fabienne :

Je pense qu'un truc qu'est assez unique, c'est que l'on a une influence française et américaine. Ce qui donne un mélange qu'est très différent. Par exemple, on peut aller à New York, et on se sent dépaysé sur certains aspects, mais pas dépaysé sur certains autres aspects, parce que c'est américain, parce que l'on n'a pas mal de... par exemple dans notre façon de vivre. Quand on vient ici [en France], on ne se sent pas si dépaysé que ça, parce que sur d'autres aspects, on est semblable aux gens ici, à la culture d'ici. Donc, je pense que la culture québécoise est un peu comme un carrefour de différentes influences, ça donne un aspect différent.

Suzanne présente une description similaire :

C'est un mélange pour moi, de la culture européenne, française ou je ne sais pas quoi et puis la culture anglo-saxonne, américaine, même l'Angleterre. C'est quand même une espèce de mélange de tout ça, quoi.

J'ai demandé aux informateurs d'expliquer comment sont les Québécois, comment ils se distinguent. J'ai obtenu des réponses très diverses. Les qualités les plus fréquemment mentionnées, sont que les Québécois sont très ouverts et très spontanés.

Les mots clés suivants correspondent aux qualités indiquées par les informateurs pour décrire les traits distinctifs québécois :

- spontanés
- ouverts
- flexibles
- curieux
- simples
- non chauvinistes
- aiment bien vivre, se faire plaisir et faire la fête
- non exigeants

- savent bien rire d'eux-mêmes et ne se prennent pas trop au sérieux
- très attachés à leur langue
- professionnels dans le travail
- non sexistes

Dans son ouvrage *Personnels d'entreprises et expatriation* qui porte sur les Norvégiens expatriés en France et l'inverse, Jacky Billeau écrit :

Dans ce regard porté sur l'autre c'est bien notre propre image que l'on présente en contre-jour. Ainsi, dans les critiques formulées à l'égard de la France et des Français, il convient de les traduire par leur contraire afin d'avoir l'image que les Norvégiens ont d'eux-mêmes et de leur propre culture.⁵⁹

De même, les Québécois ont inévitablement fait des comparaisons avec les Français lorsqu'ils ont donné ces descriptions. Lorsqu'ils ont dit que « on aime faire la fête », ils ont en même temps communiqué que « les Français aiment moins faire la fête ». Guy :

On est très ouverts, on est des personnes qui sont en général très simples. On n'est pas chauvinistes comme les Français. On aime bien vivre.

L'image que les Québécois en France présentent d'eux-mêmes est sans doute admirable, puisqu'ils ne ressortent que des qualités pour se décrire. Partiellement, ce fait s'explique par une certaine espèce de patriotisme. Pourtant, il est également probable que c'est une réaction à ce qu'ils n'aiment pas chez les Français. En conséquence, en faisant des comparaisons, ils voient plus facilement les qualités fortes de leur propre culture. À titre d'exemple : Les informatrices sont frustrées par la situation des femmes en France, elles se sentent davantage discriminées qu'elles ne se sentaient lorsqu'elles vivaient au Québec. Donc, elles considèrent que les Français sont plus sexistes que les Québécois. De ce fait, pour décrire les Québécois, elles soulignent qu'ils sont moins sexistes.

La distance entre les deux cultures

Évidemment, on ne compte pas les distances culturelles en kilomètres. En fait, il n'existe pas de méthode pour mesurer les différences culturelles. Il serait difficile, voire impossible, de créer une échelle pour régler la distance entre deux cultures.

⁵⁹ Jacky Billeau, *Personnels d'entreprises et expatriation : Français en Norvège et Norvégiens en France*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1998.

Par conséquent, pour pouvoir m'exprimer sur la distance culturelle entre la France et le Québec, j'ai laissé aux informateurs l'opportunité de dire quelle est la plus proche et la plus éloignée des cultures suivantes : celle de la France, celle des États-Unis ou celle du Canada anglais.

La plupart des informateurs ne savaient pas répondre clairement à cette question. Ils pensent que le Québec a reçu et continue de recevoir des influences culturelles de ces trois cultures. Pourtant, ils trouvent qu'il est difficile de dire quelle est la plus proche.

Certains informateurs insistent aussi sur la proximité de la culture britannique. Danielle :

Moi, quand je vais à Londres, je me sens beaucoup plus chez nous qu'en France, à chaque fois, c'est la même chose, quoi. Chaque fois que j'y vais, je me dis « Mon dieu, que l'on est comme ça, nous ».

Proximité avec le Canada anglais

Il est intéressant que la plupart des informateurs oublient le Canada anglais lorsqu'ils discutent la proximité et l'éloignement de la France et des États-Unis. Certains s'expriment là-dessus, mais ils disent qu'ils ne connaissent pas assez la culture du Canada anglais pour répondre. Pour prendre un exemple, Suzanne explique :

Ah ! Ah ! Je ne sais pas. Il y a un truc, la culture canadienne anglaise, je ne la connais pas, je n'ai aucune idée. Ce que je connais, c'est différent, parce que l'on n'a pas les mêmes références, parce que l'on ne lit pas les mêmes trucs, on n'a pas la même musique, ce n'est pas les mêmes chaînes de télé, ce n'est pas la même...

Elle se rend compte que la culture canadienne anglaise est différente, mais elle ne sait pas en quoi consistent ces différences, puisqu'elle trouve cette culture inaccessible. Thérèse pense aussi que la culture du Canada anglais est pratiquement invisible au Québec, ce qu'elle trouve étonnant, mais elle dit elle-même qu'il faut replacer ce fait dans le contexte de la lutte pour la souveraineté. Elle croit que cette invisibilité de la culture canadienne anglaise est due au fait que beaucoup de Québécois ne veulent absolument pas la voir.

Alors que Suzanne et Thérèse affirment qu'elles ne connaissent pas bien le Canada anglais, plusieurs autres informateurs, Maud, André et Joël-Denis, considèrent que cette culture est la plus proche du Québec. Ils dressent tous les trois une échelle, où ils placent la France et les États-Unis aux extrémités et le Québec au centre. Ensuite, ils font tous le choix de situer le Canada anglais entre les États-Unis et le Québec. André a essayé d'expliquer la proximité entre le Québec et le Canada anglais ainsi :

Je pense que le plus près, c'est quand même le Canadien. Parce que le Québécois, quoi que l'on en pense, il est nord-américain, il réfléchit comme un Nord-américain, il a des réflexes nord-américains. Il n'est pas Américain, pas vraiment Canadien, parce qu'il parle français, parce qu'il a une autre culture. Mais il est loin d'être français. Donc, je pense que le plus près, c'est quand même le Canadien.

André partage ce point de vue avec Maud. Elle souligne aussi l'aspect nord-américain de la Belle province :

En fait, j'ai réalisé que les Québécois sont des Nord-américains qui parlent français. Ils ne sont pas des francophones qui sont en Amérique du nord.

Ils expliquent tous les deux que le Québec est éloigné de la France parce que sa culture est nord-américaine. Par contre, ils n'arrivent pas à expliquer pourquoi ils considèrent le Canada anglais comme étant plus proche que les États-Unis. Il apparaît qu'ils ont un sentiment d'être culturellement près des Canadiens et qu'ils ne se demandent pas pourquoi. Pourtant, il ne faut pas oublier que la majorité des Québécois ont voté contre la souveraineté aux deux référendums⁶⁰ et qu'ils sont tous officiellement des citoyens canadiens. Ainsi, il est compréhensible que certains Québécois se sentent proches des Canadiens anglophones et il est normal qu'ils trouvent leur sentiment de proximité tellement évident qu'ils n'y réfléchissent pas.

Comme je l'ai souligné précédemment, il y a plusieurs informateurs qui voient le Québec comme un mélange de plusieurs cultures, sans considérer qu'une seule puisse dominer les autres. Marie-Christine, par exemple, a ce point de vue. Elle indique plusieurs points communs entre les cultures québécoise et canadienne anglaise :

Il y a des points où on est beaucoup plus proches des Canadiens anglais [que des Américains], la protection sociale, le port des armes. Si tu veux, il y a un contrat social qui est différent.

La protection sociale et le port des armes sont quelques exemples concrets des points communs entre les anglophones et francophones du Canada. Toutefois, il y en a certainement de nombreux autres, puisqu'ils vivent dans le même espace politique.

Proximité avec les États-Unis

Tous les informateurs placent le Québec culturellement entre la France et les États-Unis. Pourtant, ils ne sont pas d'accord sur la distance culturelle entre les Américains et les Québécois. Certains (Maud, Brian et Joël-Denis) considèrent le Québec comme étant plus près culturellement des États-Unis que de la France, tandis que Frédéric trouve que c'est l'inverse. Finalement, il y a ceux qui ne savent pas quelle est la culture la plus proche et ceux qui pensent que les deux pays sont autant éloignés.

Plusieurs informateurs soulignent que les États-Unis offrent une grande variété régionale. En conséquence, ils pensent que certaines régions étasuniennes, certains États, sont proches

⁶⁰ Voir p. 10

culturellement du Québec, tandis que d'autres sont plus éloignées. Concrètement, ils indiquent la Californie, l'État de New York et le Massachusetts comme proches du Québec. D'un autre côté, ils considèrent le Texas comme très éloigné, géographiquement, bien sûr, mais aussi culturellement.

Joël-Denis l'explique ainsi :

Pour moi, les États-Unis, c'est un pays qui a beaucoup de variation à l'interne. Il y a des différences beaucoup plus importantes entre des États qu'il y a entre le Québec et le Canada anglais. Si l'on prend le Massachusetts, c'est une culture assez proche du Canada, par contre, ce n'est pas le cas pour le Texas.

Brian pense qu'il y a une proximité culturelle entre le Québec et la côte ouest des États-Unis :

La culture américaine de la côte ouest, que je connais un peu, en Californie, il y a un côté plus cool que je n'ai pas trouvé au Canada anglais. Ça fait plusieurs années que je ne suis pas allé au Canada anglais. Quand je parle du Canada anglais, je parle de Toronto... En Californie, il y a un côté plus décontracté que je retrouve chez les Québécois. Il y a une ouverture sur le monde. C'est ce que je ressens.

Il est intéressant d'observer les différences entre les États américains qu'ils trouvent culturellement proches et le Texas, qu'ils considèrent plus éloigné. Par exemple, si l'on regarde les résultats des élections aux États-Unis, on voit que le Parti Démocrate domine sur la côte ouest et dans les États du nord-est, tandis que le Parti Républicain jouit d'une position forte dans le Texas et les autres États du sud. Ainsi, il semble que les Québécois s'identifient davantage aux libéraux et moins aux conservateurs des États-Unis.

Les Québécois sont très conscients de l'influence culturelle en provenance de leur voisin au sud et il apparaît qu'il est important pour eux de s'opposer à cette culture. Sébastien :

La plupart chez nous, même les Canadiens anglophones, n'aiment pas les Américains. Par contre, quelqu'un d'ici [la France], peut dire « ah, oui, vous êtes un peu américains et tout ça », pour nous, c'est une insulte. Parce qu'eux, ils ont vraiment leur culture, et nous, on ne veut pas l'avoir.

Guy dit encore plus clairement que l'influence américaine, l'américanisation, a des conséquences négatives pour le Québec :

Quand je retourne au Québec, je vois que l'on est de plus en plus américanisés, à chaque fois, c'est de pire en pire. La culture américaine nous envahit, tranquillement. Quand je suis parti, je dirais que l'on était en moitié chemin entre les deux [les cultures américaine et française], mais chaque fois que je retourne, je vois que l'on est beaucoup plus proche du Canada anglais et des Américains.

Avec son choix de vocabulaire, il exprime très clairement qu'il n'apprécie pas l'américanisation du Québec. Par exemple, au lieu de parler d'influence américaine, il choisit de dire qu'il est question d'une invasion culturelle : « la culture américaine nous envahit ».

Bien que les aspects américains de la société québécoise soient généralement perçus comme quelque chose de très négatif, il y a aussi des exceptions. Plusieurs informateurs indiquent par

exemple qu'ils apprécient ce qu'ils appellent « un mode de fonctionnement nord-américain ». Ils trouvent que la façon de travailler au Québec et aux États-Unis est plus efficace. Pour prendre un exemple, André explique en quoi, selon lui, les manières de travailler en France et en Amérique du nord sont différentes :

Un Nord-américain présente les choses : voilà, je fais ça pour obtenir ça, il donne les objectifs et les conclusions. En France, on ne fait jamais ça, on discute la pluie, le bon temps, la belle-mère et machin, après on va commencer à regarder les trucs et après on ne dira pas ce que l'on veut, on va laisser l'autre, peut-être que sa proposition est plus intéressante, parce que... c'est une autre approche.

Maud trouve aussi que la vie dans les entreprises est très différente en Amérique du nord. Elle dit très clairement qu'elle préfère la façon nord-américaine de travailler. Elle pense surtout que les Français sont inefficaces lorsqu'ils doivent prendre une décision :

En France, prendre une décision, oh, tu vas faire des réunions qui durent deux heures et tu ressors et tu te demandes « qu'est-ce que l'on a fait ? ». Dans un environnement anglo-saxon, on est ici pour parler de ça, ça, ça. Quand on est avec des Français, dans une réunion, tu peux passer deux heures et tu n'auras rien

Thérèse remarque que la question d'influences culturelles est aussi une question de classes sociales. Elle dit que c'est surtout la culture populaire qui est proche de la culture américaine :

Je dirais près de la culture populaire américaine, comme toutes les cultures populaires sont proches de la culture populaire américaine. De ce point de vue, le Québec ne fait pas exception au reste du monde.

[...]

Je crois que ça [la proximité entre les cultures américaine et québécoise] dépend de là où on se place dans la société québécoise. Mais vraiment, je pense que la culture plus élitiste est beaucoup plus proche de l'européenne, par la langue et tout et tout. Quoiqu'aussi une certaine culture américaine peut paraître bien aussi.

Il est tout à fait possible que les classes sociales ayant une formation supérieure aient une attitude plus critique à l'égard de la culture américaine. De fait, il est important de se rappeler que tous les informateurs, sans exception, ont suivi un parcours de formation supérieure. En conséquence, il est probable que les Québécois de mon échantillon critiquent la culture américaine plus facilement que ne le fait la moyenne de la population de la Belle province.

Finalement, il ne faut pas oublier que les informateurs sont fiers d'être québécois et qu'ils ont voulu présenter une belle image de leur province. Tout expatrié se fait, involontairement ou non, un peu l'ambassadeur de son pays. Par exemple, les Norvégiens disent souvent que « les Norvégiens les plus patriotiques sont ceux qui se trouvent à l'étranger ». Ainsi, étant donné qu'ils ont une attitude plutôt négative à l'égard des États-Unis, il est possible qu'ils aient voulu sous-estimer l'influence étasunienne sur leur culture.

Proximité avec la France

Comme je l'ai déjà expliqué, Frédéric est le seul qui considère que la France est culturellement plus proche du Québec que des États-Unis. Toutefois, tous les informateurs reconnaissent l'importance des liens actuels et historiques entre la France et son ancienne colonie. Il n'y a pas de doute que l'héritage des colons français est considérable. C'est par exemple grâce à eux que leurs descendants parlent français et pratiquent la religion catholique.

Évidemment, l'ancienne colonie française s'est beaucoup développée depuis la capitulation française de 1760. Bien que le Québec ne soit plus un territoire français, il y a toujours des échanges culturels entre les deux sociétés francophones. Frédéric parle de ce qu'il appelle « une communauté d'esprit » :

La langue est le vecteur de l'expression de la pensée, plus on maîtrise, plus on arrive à exprimer ce que l'on pense. Donc, la communauté d'esprit entre le Québec et la France, c'est encore sa langue. Pourquoi les chanteurs québécois marchent en France ? C'est quand même que la langue est la même. Et depuis toujours, les chanteurs français ont énormément de succès au Québec. Les Québécois ont toujours écouté les chanteurs français. Donc la communauté linguistique... Les films aussi, et même les films avec un accent, les films de Pagnol, un provençal, ont toujours bien marché au Québec, toujours. Donc, c'est normal, c'est le moyen de communication.

Personnellement, je crois que Frédéric a raison, l'échange culturel n'existe pas uniquement parce que le Québec est une ancienne colonie française, mais parce que la langue est la même.

Les autres informateurs font aussi référence à la popularité de la musique et des films français au Québec. Certains remarquent aussi que les Québécois ont de bonnes connaissances sur la littérature française. Thérèse explique que c'est parce que les ouvrages obligatoires au cégep⁶¹ sont essentiellement de la littérature française.

Guy, Thérèse, Frédéric et Sébastien ont tous comparé l'alimentation en France et au Québec. Ils disent qu'il y a des différences considérables entre les traditions alimentaires dans les deux sociétés. Ils trouvent que l'on mange beaucoup mieux en France que chez eux. Toutefois, ils indiquent que la situation est encore « pire » aux États-Unis. Frédéric donne de nombreux exemples, premièrement, il explique les différences entre le café en France, au Québec et aux États-Unis :

Le café, il est un peu plus faible au Québec, mais il est beaucoup plus faible aux États-Unis, sauf à New York et à Boston.

Ensuite, il commence à parler du vin. Il dit que les Québécois sont de vrais amateurs de vin, tandis que les Américains n'y connaissent rien :

⁶¹ Le mot cégep est l'acronyme de « collègue d'enseignement général et professionnel ». Ces établissements offrent une formation pré-universitaire et technique. Pour en savoir plus, consultez le site Internet du Ministère de l'Éducation au Québec : <http://www.meq.gouv.qc.ca/rens/brochu/ceg-coll.htm>

Dans le Texas ou dans l'Ohio, ils ne vont pas vous sortir une bouteille de vin rouge, on ne sait même pas ce qu'est un apéritif et on va mélanger le Martini et le vin rouge.

Son troisième exemple porte sur les sauces :

La sauce, c'est vraiment quelque chose d'important dans la cuisine française. Au Québec, vous allez chez Kentucky [Kentucky Fried Chicken ou Poulet frit du Kentucky], qui est quand même une chaîne américaine, il y a de la sauce, vous allez chez Mc Do [Mc Donald's], il y a de la sauce pour faire les poutines.⁶² Vous allez n'importe où, vous avez des plats en sauces qui existent. Dès que vous quittez la frontière québécoise, la même chaîne américaine, il n'y a pas de sauce. Il y a ce genre d'habitudes culinaires qui fait qu'il y a quand même beaucoup plus de similitudes entre la culture québécoise et la culture française.

Je suis certain qu'il existe de nombreux exemples de ressemblances entre les cultures du Québec et de la France. Toutefois, j'ai eu l'impression que certains informateurs essaient de surestimer les similitudes entre les deux cultures. Il n'y a pas de doute qu'il est très intéressant que Frédéric se serve de l'existence de sauces aux chaînes américaines de restauration rapide au Québec comme exemple pour montrer la proximité entre la France et le Québec. D'un côté, il a raison, parce que ce fait montre que l'on reconnaît une différence culturelle que l'on respecte pour des raisons de marketing. D'un autre côté, son exemple est presque absurde, puisque l'existence de Mc Donald's, Pizza Hut, Dunkin Donuts, Burger King, Poulet frit du Kentucky et de nombreuses autres chaînes de « malbouffe » est en soi un signe d'américanisation.

Cependant, il est important de nuancer parmi les Québécois de mon échantillon. Certains voient moins de ressemblances culturelles entre la Belle province et son ancienne métropole. Ainsi, Fabienne ne trouve pas qu'il y a d'autres similitudes majeures :

Sinon, peut-être que si tu enlèves la langue, si tu enlèves l'histoire, il n'y aura peut-être pas tant de... C'est beaucoup la langue qui est le lien.

Il est intéressant de remarquer que c'est surtout « les amoureux » qui attachent de l'importance aux ressemblances. « Les aventuriers », par contre, ont plus de tendance à focaliser sur les différences entre les deux cultures. En fait, il semble que les deux catégories d'informateurs perçoivent les cultures française et québécoise avec des filtres. « Les aventuriers » souhaitent que la France soit le plus « exotique » possible, puisqu'ils sont en France pour vivre une aventure et pour découvrir une culture étrangère. Ainsi, ils voient leur culture et celle de la France à travers un « filtre » qui fait ressortir les différences entre les deux cultures. « Les amoureux », par contre, se servent d'un filtre complètement différent. Ils n'ont pas besoin de différences culturelles. Pour eux, il est plus important que les deux sociétés se ressemblent, afin que l'intégration culturelle soit le plus facile possible. Par conséquent, ils ont souvent tendance à négliger les différences.

⁶² Selon Wikipédia (fr.wikipedia.org), la poutine est « [U]n mélange de pommes de terre frites avec du fromage cheddar en grain (fromage en crottes) et une sauce brune particulière (de type *gravy*) assez chaude pour faire fondre en partie le fromage ».

Il semble que certains informateurs nient leur côté américain et qu'ils en sont honteux. D'un autre côté, ils sont très fiers de l'aspect français de leur société et ils ont tendance à le surestimer. Il est intéressant qu'ils considèrent l'influence des États-Unis comme une menace envers leur culture, tandis que le rayonnement de la culture française est considéré comme très enrichissant pour le Québec.

On a déjà vu que les informateurs ont une vision plutôt critique à l'égard de la culture étasunienne et Thérèse a expliqué qu'elle a l'impression que c'est surtout ceux qui appartiennent aux classes ayant une formation supérieure qui ont cette attitude. Thérèse dit que les mêmes distinctions existent par rapport à la culture française ; elle pense que ceux qui font partie des classes supérieures ont aussi tendance à s'orienter davantage vers la France culturellement :

Il y a aussi, parce que j'ai dit qu'il y a une espèce d'adoration d'une certaine classe d'élite pour le français, pour la France, pour cette grande culture et tout, là, ça existe. Mais il y a aussi l'envers de ça, il y a une forme de mépris parmi les classes populaires pour... ça va toujours un peu ensemble.

Bien sûr, il n'est pas certain que Thérèse ait raison, mais un tel rapport entre les couches sociales semble très plausible. Puisque les informateurs ont tous une formation supérieure, cette relation explique, éventuellement et partiellement, pourquoi ils peuvent avoir tendance à surestimer les proximités entre les cultures française et québécoise et pourquoi ils ont une attitude très positive face au rayonnement français sur leur société.

Les Québécois qui sont en France et ceux qui demeurent encore dans la Belle province ont nécessairement des points de vue différents sur la culture québécoise. Il est probable que les premiers soient plus ouverts à la culture française et qu'ils se positionnent plus positivement par rapport aux aspects français de leur culture, puisqu'ils ont choisi eux-mêmes de traverser l'Atlantique pour venir s'installer en France. Il est également probable que ceux qui habitent aux États-Unis apprécient plus facilement les côtés américains de la culture québécoise.

Maintenant, il est utile de se rappeler que, selon Ladmiral et Lipiansky, l'identité culturelle ne s'appuie pas uniquement sur des facteurs objectifs, mais aussi sur des représentations subjectives : « cette représentation est faite d'images, de symboles, de stéréotypes, de mythes originaires, de récits historiques qui offrent à la conscience collective une figuration de sa « personnalité » et de son unité »⁶³. Par conséquent, il est possible que l'identité québécoise soit partiellement constituée de certains mythes tellement puissants qu'un Québécois en France n'est pas en mesure de pouvoir reconnaître certains aspects « objectifs » de sa culture.

⁶³ Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, A. Colin, 1989, pp. 9-10.

Proximité avec les autres pays européens

Il est aussi nécessaire de souligner que la moitié des informateurs remarquent qu'il y a des similitudes entre le Québec et d'autres pays européens, notamment la Belgique et l'Angleterre.

Certains disent que les rapports humains au Québec et en Belgique sont semblables, qu'il est plus facile d'entrer en contact avec les gens et qu'il y a moins de barrières sociales à franchir. Pour prendre un exemple, Joël-Denis dit :

Les rapports entre les gens ressemblent plus. Aussi, la Belgique est un petit pays comme l'est le Québec. La France, par contre, est un grand pays, un empire [*sic*].

En plus, il me paraît qu'ils ressortent les proximités avec la Belgique parce que c'est un pays partiellement francophone, comme le Canada. Bien qu'il existe des différences considérables entre la situation linguistique dans ces deux pays, il y a aussi des ressemblances : La langue française n'est pas la seule langue officielle et il existe des conflits linguistiques dans les deux sociétés. Ainsi, en comparaison avec l'identité des Français, il est probable que celle des Québécois et des Belges francophones est davantage liée à l'usage de la langue française.

Ceux qui remarquent les ressemblances entre le Québec et l'Angleterre soulignent, entre autres, que l'on y trouve une mentalité plus décontractée qu'en France. Sébastien :

Je me souviens que quand je suis allé en Angleterre, je me suis rendu compte qu'il y avait plein de choses qui ressemblaient à notre culture. La nourriture, la façon que les gens s'habillent comme ça leur tentent. Ici, si tu fais pareille, les gens te demandent qu'est-ce qui t'arrive. En Angleterre, si tu veux porter tout du rose, tu vas le faire.

Marie-Christine indique que l'Angleterre et le Québec partagent certains traits culturels puisque le Canada est une ancienne colonie britannique. Concrètement elle évoque le système parlementaire, les traditions juridiques et l'architecture :

On a aussi des affinités avec l'Angleterre, qui sont plus importantes, je pense, que l'on ne peut imaginer. Le système parlementaire... Mais on a des traditions, juridiques. Des traditions anglaises qui sont très fortes. L'architecture, par exemple.

Finalement, il est important de souligner que les informateurs considèrent qu'il n'y a pas de culture européenne plus proche du Québec que celle de la France, bien qu'ils sont conscients qu'il existe de nombreuses similitudes avec les cultures belge et anglaise.

Les différences entre les Français et les Québécois

Dans les pages précédentes, j'ai exposé les proximités entre la culture québécoise et certaines autres cultures. J'ai montré que les informateurs, eux-mêmes, pensent que le Québec partage autant d'éléments avec la culture française qu'avec celle des États-Unis.

Dans ce qui suit, je continuerai à comparer les Français et les Québécois, mais au lieu d'étudier les similitudes, je focaliserai plutôt sur les différences. En premier lieu, je présenterai les préjugés qu'ils avaient de la France et des Français avant de venir. En second lieu, j'étudierai leurs impressions actuelles sur les différences culturelles.

Leurs préjugés

Les informateurs pensent que la plupart des Québécois ne connaissent pas bien la France. Joël-Denis :

En général, les Québécois ne s'intéressent pas trop à ce qui se passe à l'extérieur de l'Amérique du nord.

Bien qu'ils pensent que les Québécois ont généralement des connaissances médiocres sur la France, ils affirment qu'ils avaient, eux-mêmes, de bonnes connaissances déjà avant de venir pour la première fois.

Il semble que la musique et le cinéma français ont été des sources très importantes de leurs connaissances sur la France. Guy :

Avant de venir, la France, je la connaissais à travers les films. Je la connaissais à travers les films, je la connaissais à travers les chansons.

Plusieurs informateurs expliquent également qu'ils avaient lu beaucoup de littérature française. Certains disent que c'était parce qu'il y avait des œuvres françaises obligatoires au cégep, tandis que d'autres expriment leur passion pour les auteurs français. Frédéric déclare qu'il a toujours aimé la littérature française :

J'ai toujours aimé les auteurs français à l'école, que ce soit Victor Hugo, Pagnol, ces gens là, je les connaissais avant de venir ici, largement. Et après avec l'université, le fait que j'ai fait de la sociologie, je connais tous les grands auteurs français, Bourdieu...

En plus, certains informateurs expliquent qu'ils connaissaient des Français au Québec. Ainsi, ils avaient quelques impressions sur les Français et leur comportement.

Toutefois, ils comprennent aujourd'hui que leurs connaissances étaient limitées et superficielles. Marie-Christine croit que les Québécois surévaluent leurs savoirs sur les Français :

Je pense pour les Québécois, les Français sont ce que l'on appelle des faux amis. C'est-à-dire que l'on a l'impression de les bien connaître, parce que l'on parle la même langue etcetera. Et puis, on a grandi avec Edith Piaf et tout, hein, donc, on pense que... on a vu des films français et tout. Donc, on pense que l'on connaît la France. Puis, d'une certaine façon, on connaît la France, mais je pense que les Québécois ont des connaissances assez superficielles, en fait.

Les informateurs reconnaissent tous qu'il existe, au Québec, de nombreux préjugés sur la France et les Français. Selon la stéréotypie, les Hexagonaux sont arrogants, prétentieux et autosuffisants. En

plus, ils ne sont jamais contents et ils protestent tout le temps. Il existe également des préjugés sur la société française ; apparemment, il y a toujours des grèves et beaucoup de bureaucratie. Mon échantillon était partagé par rapport à ces idées. Certains avouent qu'ils les avaient avant de partir pour la France, tandis que d'autres croyaient que ce n'était que des préjugés et que la réalité était plus nuancée.

Marie-Christine pense que les Québécois en général ont un rapport complexe avec les Français :

C'est-à-dire que l'on les aime bien, mais on ne veut pas, on les trouve un peu arrogant, un peu prétentieux.

L'expression québécoise « Les maudits Français » illustre bien cette impression partiellement négative que l'ont les habitants de la belle province. Maud dit que ce terme peu flatteur est sorti dans les années soixante parce que les Québécois ont trouvé que les immigrants français étaient arrogants :

Il y a les Français, ils sont arrivés dans les années 60 avec une arrogance et comme si leur façon de parler était la seule, comme si leur accent était le plus beau du monde. Voilà, une arrogance française qui a beaucoup énervé les Québécois, et il y a une expression qui est sortie, et c'est « les maudits Français ».

Cette citation illustre bien que les stéréotypes ont des racines. Plusieurs autres informateurs déclarent également que les préjugés ne se sont pas établis par hasard. Danielle le dit ainsi :

Je pense qu'il y a de grandes images, comme je vous ai dit, les Français, il y a des clichés, et ces clichés là ne viennent pas de rien. Ah, ils se basent sur une certaine réalité, je pense.

Pour mieux comprendre pourquoi certains informateurs affirment que les stéréotypes ont des racines dans la réalité, j'étudierai dans la partie suivante leurs impressions actuelles sur les différences entre les Français et les Québécois.

Leurs impressions actuelles sur les différences culturelles

En fait, il n'est pas très étonnant que les informateurs pensent que les préjugés « se basent sur une certaine réalité », comme l'a dit Danielle. Parce qu'il ne semble pas que les Québécois modifient leurs préjugés de façon radicale lorsqu'ils s'installent en France. Selon Sébastien :

Nous, on a vraiment une impression que les Français sont des râleurs, ils aiment gueuler. Ça, c'est des préjugés, mais en même temps, c'est un peu vrai. Il y a d'autres choses qui sont fausses, mais en général, je crois que les préjugés que j'avais avant de venir étaient vrais.

Les informateurs envisagent que leurs préjugés n'étaient pas totalement faux. Toutefois, ils les nuancent et ils réalisent que la réalité est plus complexe. Par exemple, au lieu de dire que « les Français aiment gueuler », ils disent plutôt que « les Français gueulent plus que nous ». Danielle :

Le souci, c'est de ne pas mettre tout le monde dans le même bateau.

En plus, ils comprennent mieux les raisons des différences. Par conséquent, ils les acceptent plus facilement. Avec le temps, ils comprennent qu'il y a un lien entre la société et la conduite de chacun. Marie-Christine, par exemple, pense que les Français agissent davantage comme des rivaux ou des concurrents et elle croit qu'une raison importante de ce comportement est le système scolaire français :

Ici, [...] on sent très tôt la sélection par les notes, le triage, la différence entre les bonnes écoles et les moins bonnes écoles. L'importance du diplôme, on sent que l'on est dans une société très structurée et ça conditionne une attitude différente, je pense.

Ainsi, ils comprennent mieux le comportement de ceux qui habitent en France. En fait, puisqu'ils vivent aussi dans cette société, ils intègrent eux-mêmes ce mode de fonctionnement français. André dit qu'il est devenu de plus en plus français et, par conséquent, il n'a plus le même point de vue sur la culture française :

Je deviens de plus en plus français. Donc, j'ai moins de recul par rapport à la société française. [...] Ça veut aussi dire que je suis plus intégré, donc, peut-être que je vois moins les défauts, parce que moi-même, je commence à les avoir et je vois peut-être moins les qualités, parce que ça fait parti de la vie courante de tous les jours.

Il faut souligner que ce changement de point de vue sur la France et les Français, implique également une vision différente sur la culture québécoise. Ils ont plus de facilité à comprendre comment fonctionne leur propre culture, d'abord puisqu'ils la voient de l'extérieur, mais aussi parce qu'ils peuvent la comparer avec celle de la France.

Au début de ce chapitre, j'ai expliqué comment les informateurs décrivent leur culture. J'y ai présenté quelques mots-clés pour indiquer les traits culturels qu'ils considèrent distinctifs de leur culture. Également, j'ai noté que ceci est utile pour comprendre comment ils perçoivent la France. Intuitivement, ils ont comparé avec les Français pour expliquer comment sont les Québécois. Pour prendre quelques exemples : Les informateurs ont dit que les Québécois sont spontanés, ouverts et flexibles. De cette manière ils signifient qu'ils considèrent que les Français n'ont pas ces qualités ou à un moindre degré, éventuellement, qu'ils sont compassés, enfermés et rigides.

Les mots-clés aux pages 58-59 dévoilent de nombreux autres domaines où les Québécois ont le sentiment de se distinguer des Français. Il est intéressant que ces traits culturels ne correspondent pas très bien avec les préjugés que les informateurs avaient avant leur arrivée en France. Cette opposition s'explique par le fait qu'ils ont eu de nombreuses surprises. Ils disent qu'ils ont été très surpris et même choqués par plusieurs différences. Les informatrices ont surtout été étonnées par la condition des femmes. Elles trouvent le rapport entre les hommes et les femmes beaucoup plus

traditionnel et que la discrimination des femmes est plus visible qu'au Québec. Suzanne explique en quoi la situation de la femme est différente en France :

Je ne croyais pas que c'était comme ça. Je trouve qu'au Québec, c'est un peu plus avancé qu'en France. Quand je suis arrivée ici, il y avait des trucs... les pubs à la télé, c'est toujours les femmes qui font le ménage... le mariage, c'est assez important ici. Au Québec, il y a eu un mouvement féministe assez fort. Ça m'énerve un peu, c'est vraiment un exemple simple, mais il y a des pubs en France à la télé, au Québec, c'est impossible, s'ils font une pub comme ça, il va y avoir des plaintes.

Selon les informateurs, la différence la plus importante entre les deux cultures, c'est qu'ils considèrent les Québécois comme flexibles, tandis qu'ils jugent les Français plutôt rigides. Cette différence se manifeste de plusieurs manières. Par exemple, Suzanne trouve que la France est organisée de manière plus traditionnelle, qu'il y a beaucoup plus de rôles sociaux et que la mobilité sociale est plus difficile. Elle pense, elle-même, qu'une raison importante est que le Québec est une culture récente et que les classes sociales n'ont pas eu le temps de se consolider :

Je pense qu'en France, il y a, à cause de l'histoire, il y a de grandes familles, il y a des nobles presque, des bourgeois, des prolétaires, tandis qu'au Québec, il y a trente ans, tout le monde, les Québécois francophones... il n'y a personne qui vient des familles... il n'y a pas de noblesse, il n'y a pas de bourgeois, souvent, si tu rencontres quelqu'un au Québec qui est plus riche que toi, ok, il est plus riche, mais tu sais qu'il vient de la même... que son grand-père, il vient du même milieu que ton grand-père, il y a plus de mobilité sociale, je trouve qu'ici, c'est quand même plus compartimenté.

D'autres informateurs accordent plus d'importance au fait que les Français sont plus formels dans les relations. Par exemple, Fabienne pense que l'interaction entre les parents et leurs enfants est plus stricte en France :

Je pense que les Français sont plus formels dans les relations, en général. Même, tu vois juste les parents avec les enfants, la façon qu'ils réagissent avec leurs enfants, pour moi, c'est plus formel que nous, plus stricte.

Joël-Denis est d'accord avec Fabienne, mais il se prononce différemment là-dessus :

Les Français sont des gens qui sont formels, qui ont des façons de travailler formelles. Les Québécois, par contre, ont peu de souci pour les normes. Les normes expriment juste une façon de faire présente, et tu peux les constamment mettre en question.

Finalement, plusieurs informateurs expliquent qu'ils trouvent que les Français vouvoient beaucoup plus que les Québécois, ils pensent que les différences par rapport à l'usage des pronoms « tu » et « vous » montrent qu'il y a des différences de valeurs. Ainsi, ils ont l'impression que les Français apprécient la formalité et une certaine distance aux autres, alors que les Québécois préfèrent que les rapports soient plus informels, détendus et conviviaux.

Récapitulatif

Les participants à mon étude ont l'impression que le Québec se trouve culturellement entre la France et les États-Unis. Ils sont aussi conscients des similitudes avec le Canada anglais et certains pays européens (autres que la France), mais ils estiment que la culture québécoise est surtout constituée par une alliance de traits culturels français et étasuniens.

Plusieurs informateurs, surtout « les amoureux » ont tendance à surestimer les côtés français et sous-estimer les éléments américains de leur culture. En fait, il semble qu'ils ont une vision sélective, ou bien qu'ils regardent leur culture à travers une sorte de filtre. De ce fait, ils ont tendance à négliger certains aspects de leur société.

Les raisons pour lesquelles ils attachent beaucoup plus d'importance aux traits culturels français, qu'aux aspects américains, sont complexes. Il apparaît que les informateurs admirent beaucoup la culture française, tandis qu'ils critiquent l'américanisation de leur province. Ainsi, une raison possible est tout simplement qu'ils sont fiers de leur province et qu'ils veulent en présenter une belle image. Une deuxième raison, qui explique pourquoi « les amoureux » ont davantage tendance à surestimer les similitudes entre la France et le Québec, est qu'ils veulent s'intégrer le plus facilement possible. De ce fait, ils perçoivent les différences culturelles comme des menaces à l'acculturation. « Les aventuriers », par contre, se sont rendus en France pour vivre une expérience dans un pays étranger. Par conséquent, ils ressortent surtout les différences, afin que la France paraisse le plus exotique possible.

Les informateurs pensent, eux-mêmes, qu'ils avaient de bonnes connaissances sur la culture française avant d'arriver à l'ancienne métropole. Certains avouent qu'ils sont venus avec de nombreux préjugés. Ils pensaient par exemple que l'arrogance, l'autosuffisance et la bureaucratie étaient des « spécialités » françaises.

Il est intéressant de noter que les informateurs n'ont pas modifié ces préjugés de manière radicale. Pourtant, avec le temps, ils comprennent mieux pourquoi les différences culturelles existent. Depuis qu'ils demeurent dans l'Hexagone, ils ont aussi découvert beaucoup d'autres dissemblances entre les Français et les Québécois. Les informatrices ont surtout été choquées par la discrimination des femmes, elles pensent qu'il y a beaucoup plus d'égalité entre les sexes au Québec. Tous les participants de mon étude considèrent que la différence majeure entre les deux sociétés est que le Québec est une société marquée par la flexibilité, dans tous les domaines, alors que la rigidité règne en France.

Conclusion

Dans ce mémoire, j'ai étudié l'identité culturelle des Québécois en France. J'ai choisi ce thème parce qu'ils ont un point de vue unique et très intéressant sur leur culture et celle de la France. Cette étude a ainsi été utile pour mieux comprendre le rapport entre les cultures française et québécoise.

Au plan méthodologique, je me suis servi d'une approche qualitative. Plus concrètement, j'ai mené une enquête de douze entretiens semi-directifs avec des Québécois qui vivent en France. Il m'a paru que cette méthode a été la seule possible pour obtenir des données pertinentes. Il aurait été difficile de me servir de sources écrites, parce que le choix d'ouvrages est restreint et les textes qui existent ne sont généralement pas de caractère approprié. L'usage d'une approche quantitative aurait également posé des problèmes, en particulier parce qu'il aurait été extraordinairement difficile d'établir un échantillon répondant aux exigences de représentativité.

Mener une enquête qualitative a été une expérience personnelle enrichissante. De plus, j'ai beaucoup apprécié l'aspect très flexible qu'offre une telle approche méthodologique. Moi-même, j'ai l'impression que la récolte de données s'est bien passée et j'ai obtenu des informations pertinentes et d'une qualité satisfaisante.

Les informateurs ont participé avec énormément d'enthousiasme et il est apparu qu'ils avaient déjà beaucoup réfléchi sur les questions que je leur ai posées. Comparé aux Québécois qui vivent dans la Belle province, il est probable que ceux qui demeurent en France s'intéressent davantage aux questions qui portent sur le rapport entre l'ancienne colonie et sa métropole. Grâce aux liens historiques et à l'usage commun de la langue française, il est toutefois certain que les Québécois ont généralement un rapport particulier avec les Français.

Quels sont les motifs des Québécois qui choisissent de s'installer en France ?

Le flux migratoire du Québec vers la France est remarquable, bien qu'il soit modeste. La population québécoise est composée majoritairement de descendants des colons français. Ainsi, cette migration peut être considérée comme un retour aux racines. Bien qu'il existe un lien mystique, il n'y a pas de doute que les cultures française et québécoise se distinguent largement l'une de l'autre.

On constate de grandes variations parmi les motivations des Québécois qui décident de se rendre en France. Pour classer les informateurs et les raisons pour lesquelles ils se sont rendus en France, j'ai choisi d'établir trois catégories : « les amoureux », « les aventuriers » et « les professionnels ».

« Les amoureux » sont ceux qui sont arrivés en France principalement parce qu'ils avaient un partenaire français avec lequel ils voulaient vivre. Dans la plupart des cas, les couples franco-

québécois auraient aussi pu choisir de s'installer au Québec. Le plus souvent, c'est à cause de la situation professionnelle d'un ou des deux conjoints qu'ils ont choisi de demeurer dans l'ancienne métropole sur le vieux continent.

« Les aventuriers » ont quitté le Québec parce qu'ils voulaient vivre une expérience à l'étranger. Normalement, ils travaillent ou étudient pendant qu'ils sont en France, mais ceci n'est pas la raison pour laquelle ils ont traversé l'Océan Atlantique : Ils sont partis parce qu'ils voulaient découvrir une nouvelle culture, faire un voyage aventureux. Ainsi, plusieurs « aventuriers » auraient préféré se rendre ailleurs, parce qu'ils avaient peur que la France ne soit pas assez exotique. Lorsqu'ils ont pris la décision de partir, les informateurs de cette catégorie avaient en général prévu de rester en France pour une période limitée. Toutefois, ils ont tendance à prolonger leur séjour et même à s'y installer pour une durée indéfinie.

La dernière catégorie, « les professionnels », regroupe ceux qui se sont installés en France dans le cadre de leur carrière professionnelle. En fait, André est le seul informateur que j'ai classé dans cette catégorie. Il s'est rendu en France parce qu'il n'était pas en mesure de trouver un emploi au Canada.

Comment vivent les Québécois en France, comment s'adaptent-ils à la culture française et comment font-ils pour s'intégrer ?

Il semble qu'il est relativement facile pour les Québécois de s'intégrer en France. Si l'on compare « les amoureux » avec « les aventuriers », il est intéressant de constater que les informateurs de la première catégorie ont plus de facilité à s'intégrer socialement, alors que ceux de la dernière catégorie s'intègrent plus facilement au marché de travail.

« Les amoureux » entrent plus facilement en contact avec des Français puisqu'ils peuvent faire des connaissances par l'entremise de leur conjoint. Ainsi, ils se retrouvent dans un milieu français dès le début du séjour. De plus, il semble aussi qu'ils font plus d'efforts pour se faire des amis français. Ils considèrent qu'il est important de côtoyer principalement des Français parce qu'ils souhaitent vivre comme eux, c'est-à-dire mener leur vie en France d'une manière ordinaire sans faire partie d'une communauté minoritaire.

Il semble que « les aventuriers » attachent moins d'importance à la nationalité de leurs amis. Comparé aux « amoureux », ils côtoient moins de Français et plus de Québécois. « Les aventuriers » s'installent souvent en France pour une durée déterminée. Ainsi, il est probable qu'ils ne sentent pas le même besoin de s'intégrer socialement

De plus, certains informateurs de cette catégorie indiquent qu'ils côtoient souvent des étrangers (ni Français ni Québécois). Il est facile pour les Québécois d'entrer en contact avec d'autres étrangers en France, puisqu'ils ont tous le même besoin de se créer un réseau social.

Tandis que l'intégration sociale se déroule d'une façon plus facile pour « les amoureux » que pour « les aventuriers », on observe une tendance inverse lorsqu'il est question d'intégration professionnelle. Des informateurs de ces deux catégories trouvent qu'il est difficile pour un Québécois de trouver un emploi en France. Toutefois, ce sont surtout « les amoureux » qui ont vécu ces difficultés, parce que « les aventuriers » avaient un travail ou un stage déjà avant leur arrivée sur le vieux continent.

En s'intégrant, les informateurs ont dû s'adapter à la culture française. Concrètement, ils ont dû changer, entre autres, leur façon de parler et leurs habitudes vestimentaires et alimentaires. Ils reconnaissent tous qu'ils ont fait ces modifications, mais il semble que certains les ont faites plutôt inconsciemment. D'autres avouent qu'ils ont fait des changements pour avoir l'air d'être français, afin de s'intégrer plus facilement.

Quel regard portent-ils sur les cultures française et québécoise ?

Les Québécois ayant participé à mon étude insistent sur le fait qu'ils avaient de bonnes connaissances sur les Français et leur culture avant leur arrivée. Cependant, ces connaissances avaient souvent la forme de stéréotypies. Bien que leurs préjugés ne se modifient que modestement, il n'y a pas de doute qu'ils apprennent beaucoup sur la culture française en vivant dans l'Hexagone. De plus, le fait qu'ils se trouvent à l'étranger leur donne aussi un nouveau point de vue pour comprendre leur propre culture.

Les informateurs sont partagés par rapport à la distance entre les cultures française et québécoise. Certains déclarent qu'ils considèrent le Québec comme culturellement plus proche de la France que des États-Unis, tandis que d'autres pensent l'inverse. Toutefois, il semble que les Québécois en France aient tendance à surestimer les proximités entre leur culture et celle des Français et qu'ils en négligent ou sous-estiment les aspects américains.

Bibliographie

Abou, Sélim, *L'identité culturelle*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2002 [1981].

Atlas Petit Larousse des pays du monde, Paris, Larousse, 2003.

Billeau, Jacky, *Personnels d'entreprises et expatriation : Français en Norvège et Norvégiens en France*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1998.

Demorgon, Jacques, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, 3^e édition, Paris, Anthropos, 2004.

Epinette, Françoise, *La question nationale au Québec*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

Gouvernement du Québec, Ministère des Relations internationales, *Québec-France Portrait d'une relation en mouvement*, Québec, 2002.

Grønmo, Sigurd, « Forholdet mellom kvalitative og kvantitative tilnæringer i samfunnsforskningen » in Holter, Harriet & Kalleberg, Ragnvald *Kvalitative metoder i samfunnsforskning*, Oslo, Universitetsforlaget 1996, pp. 73 – 108.

Hamelin, Jean et Provencher, Jean, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 1987.

Institut de la statistique du Québec, *Le Québec chiffres en main, édition 2005*, Québec, 2005.

Institut national de la statistique et des études économiques, [réd. par] Kohler, Catherine et Thave, Suzanne, *Les immigrés et leur famille au recensement de 1990*, Paris, INSEE, 1997.

Institut national de la statistique et des études économiques, « Recensement de la population 1999 – La proportion d'immigrés est stable depuis 25 ans », in *Insee Première n° 748*, novembre 2000, Paris, INSEE, 2000.

Ladmiral, Jean-René et Lipiansky, Edmond Marc, *La Communication interculturelle*, Paris, A. Colin, 1989.

Lamonde, Yvan, « Une histoire sociale des idées au Québec de 1760 à 1960 », in *McGill News* 76, numéro 4, hiver 1996, Montréal, McGill Alumni Association, 1996, www.news-archive.mcgill.ca/w96/lamonde.htm

Mucchielli, Alex, *L'identité*, 6^e édition, Presses Universitaires de France, Paris, 2003.

Nadeau, Jean-Benoît, *Les Français aussi ont un accent*, Paris, Payot, 2002.

Sites Internet consultés

Gouvernement du Québec, Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport : www.meq.gouv.qc.ca/

Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) : www.insee.fr

Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) : www.oecd.org

Wikipédia : fr.wikipedia.org